

LE POVRTRAICT
DE
L'ICONOPHILE PARISIEN

PAINCT AU VIF

PAR A. BONNARDOT.



PARIS.

A LA LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE DE DUMOULIN,
Quai des Grands-Augustins, 15.

—
M. VCCC. LII.

Tiré à deux cents **exemplaires.**

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.
BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

LE POVRTRAICT
DE
L'ICONOPHILE PARISIEN
PAINCT AU VIF

PAR A. BONNARDOT.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE DE DUMOULIN,
Quai des Grands-Augustins, 13.

M.VCCC. LII

.

UN MOT AU LECTEUR.

Cette esquisse forme (comme dirait un marchand de tableaux à la douzaine) le *pendant* de celle intitulée : LE MIROUER DU BIBLIOPHILE PARISIEN. L'unique raison de l'auteur pour écrire et publier cet opuscule est le besoin de se distraire des pénibles recherches qu'exigent de plus sérieux ouvrages. Au lieu de jouer avec des noix, comme le bonhomme Ésope, il se livre, pour se délasser des fatigues de l'archéologie, à la culture des caractères à manies, et cherche en conséquence ses portraits dans une classe peu connue des gens du monde, puisqu'elle fait exception.

Pour peindre avec une certaine ressemblance un fureteur de vieilles estampes, il faut l'avoir été un peu soi-même ; or, c'est précisément là la position de l'auteur. Quant au fond, plus ou moins romanesque, qui sert de canevas à ce croquis de mœurs, il espère qu'il amusera à peu près au même degré que les lieux communs du même genre.

On trouve dans les divers épisodes de la vie de Pierre Godet plusieurs points de conformité avec la biographie de son contemporain Jean Vechel. C'est qu'en effet les deux font la paire. Entre l'iconophile et le bibliophile *pursang*, il y a des rapports si étroits, une analogie si frappante, que c'est presque un même type ; ils sont taillés sur un même patron et dans la même étoffe ; c'est la couleur seule qui diffère. L'un et l'autre, quand ils se concentrent avec une ardeur trop exclusive dans leur passion, contractent

des mœurs presque identiques, encourent à peu près les mêmes accidents, et aboutissent presque toujours à une destinée semblable, en fait de chronique conjugale.

La morale qu'on peut tirer de ces deux biographies est la même : Quand on se livre avec un zèle effréné au culte des livres ou des estampes, on doit garder le célibat, sous peine d'un malheur presque inévitable, car le cœur des dames ne peut tolérer la rivalité d'une bibliothèque favorite.

LE POVRTRAICT DE L'ICONOPHILE PARISIEN

I. – Comment l'iconophilie se contracte.

Pierre Godet était, en 1828, un jeune cavalier passable, pourvu de vingt-six printemps, d'un diplôme d'avocat, et d'environ sept mille livres de revenus. Orphelin, maître de son temps et de ses actions, il avait à choisir entre plusieurs voies vulgaires, pour parvenir au bonheur, c'est-à-dire au repos parfait ou à une grande agitation, selon les manières de voir et de sentir. Assez insensible à tout, même à l'influence du corset, sans passion dominante, sans goût décidé pour n'importe quelle carrière, il se tenait indécis, au milieu de ce carrefour d'où partent tous les chemins battus qui mènent à une destinée quelconque.

Or, quand l'homme est irrésolu, c'est le hasard qui décide. Le hasard le poussa donc dans une route peu fréquentée, qu'il n'eût jamais songé à prendre de lui-même, et qui le fit aboutir à une position offrant en somme, comme toute autre, ses peines et ses plaisirs : il devint *iconophile*, mot moderne qui désigne un amateur de vieilles estampes.

Comment l'héritier d'un petit notaire de province en vint-il à ce point de rupture avec le présent et d'insouciance pour l'avenir ? c'est ce que la suite

de ce chapitre nous apprendra. Un soir, Pierre Godet, rentrant en son modeste logis de garçon, aux environs du Luxembourg, trouva une lettre, timbrée de Reims, qui lui apprit une nouvelle inattendue. Un juge de paix lui annonçait la mort d'un oncle Godet (un chanoine, qu'il avait vu deux ou trois fois en son jeune âge), et l'engageait à partir sur-le-champ, pour recueillir la défroque du bonhomme.

Cette lettre venait le distraire, précisément, en un de ces moments d'ennui qui pesaient de tout leur poids sur son imagination sans but. Dès le lendemain, il s'habilla de noir, de la tête aux pieds, et, vers le soir, s'installa dans la diligence de Reims.

Une partie de cette nuit, faute de sommeil, fut consacrée au souvenir de son oncle le chanoine. Quelque peine au reste qu'il se donnât pour tâcher d'élever ses regrets au niveau de la circonstance, il ne put arriver jusqu'aux larmes ; il prit donc le parti de s'en tenir à un air de tristesse, conforme aux froides convenances. Un seul sentiment dominait en son âme : la curiosité, jointe à une sorte de besoin de jouer un rôle quelconque dans l'état social. Celui d'héritier lui était échu à l'improviste : il l'accepta avec empressement. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il s'était déplacé avec une destination bien arrêtée. Il se sentait allégé de cette torpeur morale qui, depuis si longtemps, tenait son cerveau engourdi, et il éprouvait une sorte de joie intérieure, en dépit de tous ses efforts en sens contraire.

Arrivé à Reims, son premier acte fut un déjeuner assez confortable, nécessité par le changement d'air et la fatigue d'une nuit sans sommeil, passée entre les quatre parois poudreuses d'une prison Lafitte et Caillard. Il se rendit ensuite chez le juge de paix, qui lui expliqua l'affaire en deux mots, et lui donna rendez-vous, ainsi qu'à une vieille garde-malade, pour le lendemain, jour où devaient être levés les scellés.

En neveu comme il faut, il prit à cœur de remplir un devoir sacré : il se fit conduire au cimetière. Un tertre nouvellement labouré indiquait la place où le pauvre chanoine devait attendre la résurrection, supposé que le terrain lui fût assuré à perpétuité ; mais il n'était que temporaire. Pierre prit ses mesures pour procurer à son cher oncle l'avantage d'une sépulture inamovible ; ce que plus d'un neveu n'eût osé faire que sous bénéfice

d'inventaire. Il était fier de lui-même toutes les fois qu'il se rappelait cet élan de conscience et ce sacrifice spontané.

Pour compléter cette pieuse idée, il acheta une pierre tumulaire toute faite, et y fit graver une inscription. Le tout, accompagné d'une grille et de quatre cyprès, se monta à environ cent écus. C'était plus généreux qu'une simple prière, car l'héritage ne promettait pas un résultat de quatre chiffres de front.

Il se trouva si mince, en effet, qu'il y eut juste, en fait de numéraire, de quoi solder les frais bruts de l'inhumation, le propriétaire, le médecin et la garde-malade. Le reste, le profit net, consistait en un mobilier composé de quelques meubles, trop surannés pour avoir un peu de valeur, et pas assez, il s'en fallait d'un siècle au moins, pour tenter les antiquaires rémois. Le linge de corps et de table était si rapiéceté, qu'il offrait une sorte de mosaïque de chiffons, égayés çà et là de reprises en dentelles patiemment exécutées par la femme de ménage du chanoine. La cave, jadis, assurait-on, assez confortable, avait été mise à sec, et il n'en restait d'autres débris qu'une futaille moisie au milieu d'un tas de bouteilles vides, dont un quart étoilé. Le tout, y compris deux vieilles soutanes et deux riflards rougeâtres, fut vendu en bloc à un juif de la rue aux Rats, qui en offrit quarante écus.

Ce premier marché conclu, notre héritier se trouvait encore à la tête des articles suivants : une montre d'argent, forme bassinoire, un crucifix de buis, six bréviaires gras, enfin, une centaine environ de cadres en bois noirci, protégeant de vieilles estampes à peine perceptibles sous l'épaisse couche de poussière qui recouvrait les vitres.

Il se réserva, à titre de souvenir, la montre et le crucifix, puis se mit à feuilleter, page à page, les bréviaires avec l'espoir vague d'y rencontrer des billets de banque ; mais il n'y trouva qu'une douzaine d'images de piété, fort grossières. Le dernier pourtant le dédommagea un peu de sa peine : il contenait trois miniatures sur vélin, à fond d'or et bien conservées, qu'une main vandale avait arrachées à un infortuné Missel, contemporain de Charles V. Il parut piquant à Pierre de posséder ces gouaches âgées de quatre siècles, et il les mit à part.

Quant aux estampes encadrées, qui tapissaient trois chambres, de manière à laisser ignorer la teinte générale des papiers de tenture, elles représentaient d'anciennes abbayes. Un vitrier du voisinage, ayant été convié à visiter et à estimer cette galerie, compta les cadres et offrit dix francs de tout le musée.

Pierre se récria et voulut faire valoir une marchandise dont l'appréciation échappait à ses moyens. Le vitrier, qui se trouvait dans le même état d'impuissance et désirait néanmoins terminer, proposa de laisser toutes les estampes, n'achetant, disait-il, que les bordures et les vitres. Le marché ainsi conclu, Pierre garda ses abbayes, espérant bien en tirer à Paris un parti plus avantageux.

Bref, il ne demeura plus dans chaque chambre que les quatre murs. L'héritier alla remettre, avec une certaine majesté, les clefs du logis au propriétaire. Mais celui-ci, homme fort minutieux, voulut procéder à une vérification en règle de l'appartement. L'état de lieux à la main, il nota, en présence du neveu de *feu* son locataire, quelques carreaux fendus, deux vitres fêlées, et autres menus dégâts attribués à la négligence du paisible bonhomme.

L'article 8 de l'état de lieux mentionnait un placard que l'œil le plus attentif n'eût su remarquer, sans être prévenu. En effet, un papier à rames, posé depuis longtemps, en dissimulait les gonds et la serrure ; mais, en y regardant de près, il fut aisé d'en retrouver les traces. On fendit le papier et le placard s'ouvrit ; l'instant fut solennel : ce placard, muni de six tablettes avec tasseaux (comme disait l'état de lieux), renfermait toute la destinée de Pierre.

Il n'y trouva ni rouleaux d'or, ni bijoux précieux, mais une suite de vingt cartons-portefeuilles, tous bien étiquetés et remplis d'anciens portraits gravés de Français illustres à la cour ou dans le clergé. Quelques-uns étaient même accompagnés de lettres autographes des personnages représentés. Tels de ces portraits anonymes, ou signés de noms obscurs, n'avaient de valeur qu'à titre de complément d'une grande collection ; d'autres portaient des signatures de graveurs célèbres de leur temps, tels que Nanteuil, Masson, Van Schuppen, etc.

Pierre n'avait ni le temps, ni les connaissances nécessaires pour séparer le bon grain du mauvais, et, sans se soucier de consulter le juif ou le vitrier, il prit des cordes, forma deux colis des vingt cartons et fit porter tout cela à la diligence. Les indemnités réclamées par le vétilleux propriétaire furent réglées ; on ferma les portes, et tout fut dit.

Restait une demi-journée à employer. Pierre visita les dehors, ensuite l'intérieur de la cathédrale où il s'agenouilla, priant l'âme de son oncle de prier pour la sienne, puis il alla jeter un dernier coup d'œil sur la grille, l'inscription et le jardinet du chanoine, et reprit, enfin, vers le soir, la route de la capitale, avec tout son bagage d'imagerie.

Il est à noter que Pierre, le jour où il reçut la lettre de Reims, n'aurait point fait trois pas pour voir le plus curieux cabinet de vieilles estampes, et n'eût pas donné mille francs de tous les recueils de la Bibliothèque nationale ; mais aujourd'hui que le hasard l'avait rendu possesseur de tous ces cartons, il tournait de ce côté son imagination, naguère vide et comme assoupie par des habitudes oisives.

Pendant le trajet nocturne de Reims à Paris, sa tête travailla, faute d'autres aliments, sur la masse de papiers qui l'accompagnait. Il avait oui parler çà et là, sans y prêter beaucoup d'attention, de la valeur de certaines gravures nommées eaux-fortes, et il finit par se dire qu'il pourrait bien tirer de tout cela une certaine somme. Il se rappelait plus particulièrement le nom de Nanteuil, le plus populaire de nos graveurs du dix-septième siècle, grâce à un vers de Boileau. Il se souvint encore d'avoir assisté un jour, par désœuvrement, à une vente d'estampes, où un certain portrait gravé monta à une centaine de francs. Pourquoi ses cartons n'en contiendraient-ils pas quelques-uns de cette espèce ? Son oncle, il est vrai, est mort pauvre ; mais qui sait si ce n'est pas l'achat d'estampes de haut prix qui l'aurait réduit à cet humble état de fortune ?

Il est vrai qu'il se rendait mal compte d'une circonstance : pourquoi, possesseur d'une telle collection, l'avait-il reléguée au fond d'un placard condamné ? Serait-ce qu'à un certain âge, tout occupé du soin de son salut, il aurait regardé ses amis d'autrefois comme des objets trop mondains ? La

plus vive jouissance d'un iconophile, n'est-ce pas de contempler et de montrer souvent son trésor, si trésor il y a ?

Parfois aussi il faisait une autre réflexion : ces cartons se seraient-ils trouvés là avant que le chanoine prît possession du local ? Auraient-ils appartenu à un avare en ce genre, qui aurait enfoui là toutes ces estampes, comme objets d'une valeur inestimable ?

Son imagination fermenta donc toute la nuit au sujet de ce singulier héritage, et ce ne fut qu'au petit jour qu'il commença à s'assoupir, dans un coin du coupé, à côté d'une assez jolie dame qu'il n'avait pas même songé à remarquer depuis la veille. Après un léger somme, il aperçut au loin la tour de la cathédrale de Meaux, dorée des premiers reflets du soleil levant, et, quelques heures plus tard, il se retrouvait à Paris.

II. – Comment l'iconophilie se développe.

De retour à son domicile, Pierre Godet n'eut rien de plus pressé que d'admirer l'éclat de ses trois miniatures ; puis il se mit à feuilleter ses recueils de portraits. Toute la journée fut employée à cet examen ; encore ne s'y livra-t-il qu'avec beaucoup de distraction, préoccupé de l'idée qu'il pourrait y découvrir un ou plusieurs billets de banque. Mais, sous ce rapport, son attente fut trompée : il n'y trouva que le plaisir, tout nouveau pour lui, d'échapper au poids de l'oisiveté et de son apathie habituelle.

Ce voyage inusité avait produit une sorte de révolution, et comme l'apparition d'un nouveau sens dans son existence. On peut comparer le cerveau de l'homme inoccupé à un sol naturellement fertile ; dès que le hasard y sème un goût, une passion quelconque, elle ne peut manquer de croître rapidement. Le terrain avait reçu la semence. C'en était fait : l'iconophilie devait se développer en lui et faire des progrès incessants.

Il existe bien des nuances dans la passion des estampes, depuis l'artiste érudit et judicieux qui sait apprécier et classer les grandes compositions des premiers maîtres, jusqu'à l'iconomane ridicule, entassant pèle-mêle d'ignobles images qui n'apprennent rien et ne servent à rien. Pierre devait se placer sur un des degrés honorables de cette échelle.

Après avoir feuilleté ses images, il les examina avec intérêt, et fut sensible, sinon au talent des graveurs, du moins à la curiosité des sujets. Le troisième jour, il énuméra ses pièces, pour en dresser une liste ; il compta environ quatre mille portraits et près de six cents vues d'anciens châteaux, couvents ou cathédrales. Le tout était classé par ordre alphabétique ; il incorpora au recueil les cent estampes dont il avait vendu les bordures, puis se demanda s'il n'y aurait pas, pour compléter l'ensemble (car il ne voulait plus s'en séparer), quelques lacunes à combler.

La réflexion lui révéla bientôt l'immensité de cette tâche, à laquelle il résolut de consacrer tout son temps. Il tarda peu, on le pense bien, à faire connaissance avec les marchands d'anciennes estampes, fort nombreux dans son quartier, et surtout dans le voisinage des quais. Il passa en revue leurs cartons avec une attention toute particulière, s'enquérant des prix de telle ou telle pièce qui lui paraissait semblable aux siennes. Il vit dans ces prix des différences inouïes ; l'une se donnait pour dix centimes, l'autre était prisée trente francs ; cette disproportion l'intriguait et le piquait au jeu. Comment discerner ici les diamants de la verroterie ? Il fallait nécessairement s'éclairer et acheter quelques livres qui l'aidassent à faire cette distinction essentielle.

L'hiver venu, il se mit au courant des ventes d'objets d'art, et notamment des vieilles estampes. Il visita les collections de la Bibliothèque nationale, et y vit des myriades de portraits qui manquaient à la sienne. En comparant entre elles les épreuves, il s'habitua à reconnaître les bonnes des mauvaises ; il profita beaucoup aussi des conseils et des conversations des amateurs qu'il rencontrait chez les marchands ou dans les salles de vente.

C'est là qu'il apprit à connaître les variétés de l'espèce iconophilique. Il y distingua l'iconophile-artiste qui rassemble les chefs-d'œuvre des grands maîtres de la gravure ; l'iconophile-archéologue qui collecte et classe toute estampe qui peut servir à l'histoire des mœurs, personnages, modes, monuments et événements de son pays ; l'iconophile-polytechnique, qui recherche toute estampe qui a rapport à l'histoire naturelle, aux arts mécaniques, aux découvertes en tout genre.

Il y observa aussi les cabotins, les maniaques de l'iconophilie : celui qui n'estime une estampe que pour la largeur des marges ; son antipode qui les coupe en deux pour multiplier sa collection ; le niais qui n'assemble que les images rondes, ou ovales, ou qui n'admet que celles coloriées ; l'harpagon qui n'achète que des images à deux sous ; la buse qui, sous prétexte qu'il se nomme Jobardin, ne recherche que les portraits dont le nom commence par un J. ; le *canard*, enfin, qui apprécie par-dessus tout les images criées par les carrefours, ces ignobles charbonis relatifs à l'exécution des criminels, et qui plantent sur les épaules de leurs héros de guillotine la première tête venue, fût-ce celle de saint Vincent de Paul.

Bref, un an après son voyage à Reims, Pierre Godet avait embrassé une carrière irrévocable ; son choix était fait, ou, si l'on veut, son sort. Si le vitrier rémois eût offert une cinquantaine de francs de tous ces cartons, sa destinée l'eût poussé vers d'autres parages. Peut-être eût-il rassemblé des armures ou des papillons ; peut-être l'ennui en eût-il fait un écrivain ; peut-être... Mais le vitrier n'estima que les vitres, et voilà pourquoi la ville de Paris compte aujourd'hui un iconophile de plus.

Cette passion pour les estampes, en lui imposant une occupation sans relâche, lui rendait un éminent service. Ses courses perpétuelles sur toute la surface de la capitale rendirent à son estomac une activité inusitée. On trouvait alors chez les moindres marchands de bric-à-brac, et à vil prix, des pièces curieuses, telles que miniatures, anciens portraits, topographie, sujets historiques, et il ne revenait jamais à vide. De temps à autre, il éprouvait dans sa plénitude cette joie, inconnue des gens du monde, que cause la découverte imprévue de quelque rareté, inestimable comme complément d'une vaste collection ; mais, en compensation, il avait ses jours de noir repentir : c'était une bonne occasion sottement manquée pour s'être levé trop tard, une vente oubliée, un lot précieux laissé à un rival inconnu.

Dès qu'il vit se multiplier le nombre de ses concurrents, il entreprit de régulariser ses recherches, et dressa un plan de la capitale pour son usage spécial. On y voyait, teinté en rouge, chaque point où était établi un brocanteur ou un marchand d'estampes. Les points les plus serrés se remarquaient dans le voisinage du Jardin des Plantes, de S.-Médard, de S. –

Sulpice, de S.— Germain-des-Prés, du Luxembourg, des quais Conti, Voltaire, Malaquais, S.-Michel, des Grands-Augustins, etc.

On ne voyait figurer, dans la Cité, que quelques marchands de bric-à-brac, ou épiciers vendeurs de vieux papiers. Sur la rive droite, les points rouges pullulaient aux environs du Louvre, du Temple, de la Place-Royale, des faubourgs du Roule, Poissonnière et S.-Antoine ; on en distinguait aussi un assez grand nombre sur les boulevards extérieurs, entre les barrières de Monceau et de Belleville, notamment à Batignolles. D'après ce plaq, il réglait ses excursions journalières de manière à visiter en une semaine chacune des mailles de ce vaste réseau..

Pendant huit ans, il parcourut ainsi tous les recoins de la capitale, et chaque semaine il faisait une récolte plus ou moins abondante. Les ventes publiques, tout en occupant ses soirées, lui fournissaient aussi quelques pièces rares. Il obtenait encore, par voie d'échange avec ses collègues, des estampes que, jusque-là, le hasard lui avait opiniâtrément refusées.

Ces différentes négociations lui procuraient d'assez vives émotions pour que le temps lui semblât s'écouler sans ennui. A force de les multiplier, il apprit à juger des produits des arts avec une certaine habileté ; il acquit en même temps une sagacité égale, peut-être, à celle qu'exige une harangue judiciaire ou un rapport diplomatique ; et, grâce à son intelligent système de recherches, il parvint à se procurer, année commune, près de douze cents pièces qui toutes rentraient dans sa spécialité.

Mais, à partir de 1840, les anciens objets d'art et de curiosité en tout genre commencèrent à subir, sur tons les points de l'Europe civilisée, une hausse qui, depuis, a fait sans cesse de nouveaux progrès. Les vieilles estampes ressentirent bientôt cette influence ; les amateurs se multiplièrent, et les bons achats devinrent plus difficiles. Les marchands avaient écoulé, à des prix fort variables et presque au hasard, tout ce que leurs cartons renfermaient de curieux en fait de topographie, de portraits, ou d'autographes.

Alors commença pour notre iconophile une ère moins favorable, car il payait quelquefois vingt francs le pendant d'une estampe qui lui avait coûté cinquante centimes. En compensation, le plaisir de posséder était devenu

plus vif, et le souvenir de ses superbes marchés des années précédentes le consolait de la pénurie actuelle.

Décidément, il n'y avait plus aucun espoir de bonnes rencontres fortuites chez les trois ou quatre cents marchands brocanteurs de Paris. Le temps d'une ardente rivalité était venu ; celui des ventes *borgnes* était passé. Les pièces rares, à titre d'objet d'art ou de curiosité, ne se présentaient plus que dans des ventes bien organisées, avec accompagnement d'experts, de vastes et pompeuses affiches, et de catalogues élogieux.

III. – Comment l'iconophilie se ressème et fructifie.

L'ambition croît avec l'âge. Le commerce de la capitale devenant de plus en plus stérile en fait d'anciens produits du burin, Pierre résolut, en 1842, de tenter une excursion en Belgique. Il s'y procura quelques centaines de bons morceaux acquis à des prix assez modérés. L'année suivante, il parcourut la Bavière et l'Autriche ; mais il fit peu d'heureuses trouvailles. D'illustres amateurs de Paris et de Londres avaient eu avant lui cette bonne idée, et leurs demandes avaient fait hausser les estampes d'origine française, qui, autrefois, s'y trouvaient en si grand nombre.

Quand, à son retour, il dressa le calcul de ses frais, il reconnut que le peu de pièces qu'il avait rapportées de ces pays lointains lui revenaient à un prix fabuleux, vu le tarif élevé des modes de locomotion à cette époque. L'échec notable que cette fantaisie porta à ses revenus lui inspira des projets d'économie applicables à tout, hors à l'entretien de sa chère collection.

Pour préluder à son plan de réforme, il quitta son logement voisin du Luxembourg et vint s'installer près de la Place-aux-Veaux, où il trouva un appartement moins cher, avec une pièce de plus, dont il fit un atelier pour la réparation de ses estampes.

Parmi ces mesures économiques, j'en citerai une qui lui parut héroïque, et qui était simplement sordide ; son nouveau portier en fut la victime. Il entreprit de modifier, à son égard, l'usage des étrennes, sorte de tribut qui, d'ordinaire, se paye en numéraire. Il s'agissait de le remplacer par un cadeau moins coûteux et, selon lui, fort acceptable.

Cette idée lui fut suggérée par une perquisition dans une armoire où il entassait chaque année une masse d'images de rebut, tout à fait étrangères à ses goûts, et dont la provenance est facile à expliquer. Plus d'une fois il fut obligé, dans les ventes publiques, de prendre en bloc des fatras d'images pour se procurer une dizaine de pièces qu'il convoitait, et qu'il n'aurait pu acheter isolément.

De ce fonds d'imagerie qui l'embarrassait, et dont le commerce, surchargé en ce genre, n'eût offert aucun prix, furent extraites les étrennes de l'infortuné père Voitou, ancien militaire devenu cordonnier en vieux.

Il choisit dans le tas un certain nombre de sujets capables de faire impression : des portraits du Petit-Caporal ; une vue de la colonne « qu'on ne regarde jamais – sans être fier d'être Français » ; la fin déplorable du brave Poniatowsky ; une bataille de Marengo en taille-douce, un Convoi du pauvre, un Soldat laboureur, etc. Puis, pour varier et égayer le recueil, il y joignit des bouquets aux vives couleurs, des animaux d'une encolure effroyable, des études d'arbres et d'écorchés, enfin des scènes d'amour passionné, assaisonnées de guitares et de guirlandes de roses entrelacées, etc. Bref, il y avait un peu de tout, depuis le dragon de l'Apocalypse jusqu'au papillon du Brésil. De ce salmigondis il forma une sorte de registre d'environ cent feuilles, presque toutes coloriées, lequel, d'après son calcul, devait produire un effet bien au-dessus de sa valeur.

Le père Voitou, attaché à l'immeuble peu important dont Pierre occupait le troisième étage, avait à sa charge sa femme, âgée de plus de soixante ans, et un gredin de neveu, un propre à rien, un batteur de pavé, comme il disait. Sa loge étroite, sombre et méphitique, eût fourni à un poète philanthrope le sujet d'une triste méditation. Notre iconophile, qui n'était ni poète ni philanthrope, faute de temps sans doute, car il avait le fond du cœur compatissant, attendit de pied ferme que le 1^{er} janvier se présentât à échéance. Un sûr pronostic l'avertit de son prochain retour. Sa femme de ménage secouait ses tapis avec une vigueur peu usitée ; l'escalier, mieux tenu, était, le soir, éclairé d'une lampe moins fumeuse ; la porte cochère, même après onze heures, s'ouvrait au premier coup de marteau ; c'en était fait : saint Sylvestre était en fuite.

Le premier jour de l'an 1843, l'iconophile descendit fièrement ses trois étages, et se présenta dans la loge du père Voitou qui, habitué à lui voir toujours un in-folio sous le bras, ne soupçonna rien de la trahison, et l'accueillit avec des salutations interminables.

Pierre lui remit en personne ce gâteau de Cerbère bien enveloppé ; puis, à l'aide d'un petit discours fort adroit, s'excusa sur l'exiguïté de ses ressources pécuniaires, et fit sentir, dans sa péroration, combien, en réalité, un tel cadeau l'emportait sur le don vulgaire de trois pièces de cinq francs.

Le perfide album eut d'abord peu de succès ; un paquet d'assignats n'eût pas été accueilli avec plus de défaveur. Le père Voitou lui tourna le dos.

Cependant la chance tarda peu à changer. Le neveu, le grand fainéant dont il a déjà été question, se mit, le soir, à étaler sur la vieille table de noyer chaque pièce du recueil, et força son vieux boudeur d'oncle à jeter un coup d'œil oblique sur la bataille de Marengo et sur les Aventures de Psyché. Bientôt une douzaine de ces images, d'abord si dédaignées, avaient produit l'effet espéré, grâce à une enluminure éblouissante et au cabrement énergique de quelques chevaux rouges. L'apparition d'un portrait en pied de l'Empereur, tenant d'une main une prise de tabac, de l'autre sa lorgnette, acheva la victoire.

Pierre s'aperçut bientôt de cette révolution. Le lendemain, comme il sortait, il entrevit dans un coin de la loge, au-dessus d'un châssis qui recouvrait un petit saint Jean-Baptiste en suif colorié, sa bataille de Marengo, encadrée d'une bordure jadis dorée.

Le bonhomme, qui l'aperçut, lui adressa de tardives actions de grâce, et prit en même temps la liberté de Lui demander s'il n'aurait pas quelques cadres inutiles.

Pierre consentit à compléter le sacrifice, d'autant plus volontiers qu'il se souvenait d'avoir oublié de donner, en temps opportun, la bûche de rigueur ; il allait ainsi réparer ses torts en nature. Il alla donc choisir, dans sa réserve de bois à brûler, une dizaine de cadres tout écroûtés, et porta l'attention jusqu'à rechercher les cartons et les vitres correspondants à chacune de ces bordures, qu'il avait acquises çà et là, uniquement pour le contenu. Deux jours après. la loge était tapissée de ces vieux panneaux.

Pendant trois années consécutives, Pierre combla l'abîme du premier janvier au moyen de paquets du même genre ; mais à la quatrième, le père Voitou commença à se trouver embarrassé de ce fonds toujours croissant d'imagerie. Il avait des batailles, des nudités et des vases de fleurs à remuer à la pelle. Tout à coup, une idée superbe lui vint à ce sujet. Comme, décidément, son va-nu-pieds de neveu ne mordait ni au rabot, ni à la manique, il prit une résolution désespérée : celle de le mettre à la tête d'un magasin d'images en plein air. En qualité de fainéant, l'autre trouva la proposition de son goût. On loua une échoppe dans le voisinage de la Place-aux-Veaux, et il s'y installa, avec permission de la police d'étaler le long d'un grand mur.

Ce chétif commerce ne laissa pas, grâce aux conseils du locataire, de prendre quelque développement, et produisit bientôt un bénéfice net de 1 franc 50 centimes par jour. Il se trouva même que certaines images fort vulgaires, dues à la générosité calculatrice de l'iconophile, avaient acquis une assez haute valeur ; telles étaient les caricatures sur la Révolution de 89 et sur l'Empire, les images concernant les modes et les ballons, etc. Bref, le jeune vaurien prit du cœur à un métier facile, qui permettait de s'asseoir souvent, et ne rendait pas les mains calleuses. Son protecteur l'initia au secret des ventes publiques, mit son amour-propre à lui faire faire de bons marchés ; et, en définitive, contribua à donner à ce grand flandrin (une des mille épithètes du père Voitou) des ressources telles qu'il cessa d'être à la charge de ses parents.

A ceux qui soutenaient que l'iconophilie n'est bonne à rien en ce monde, Pierre citait avec orgueil cet exemple du contraire. Il racontait encore, sur le même sujet, une histoire d'un autre genre. Un jour, il reçut la visite d'un ami de collège qui le mit au courant d'un procès qu'il avait à soutenir. Il possédait, en Normandie, une propriété dont le jardin était établi sur le terrain d'une ancienne abbaye. Or, le Conseil communal lui disputait une portion de ce jardin, où il avait fait établir un élégant kiosque, et prétendait que ce terrain, n'ayant jamais fait partie de l'abbaye, appartenait à la voie publique. Le procès se prolongeait depuis longtemps, faute de preuve positive de part et d'autre. Pierre tira de ses cartons un plan de cette abbaye,

gravé en 1750, et prêta cette estampe à son ami, qui lui dut le gain de son procès, et le remercia par l'envoi d'une curieuse miniature, représentant une dame de la cour de Louis XIV, costumée en Junon.

Il citait encore plusieurs occasions où des peintres en renom étaient venus lui demander des renseignements sur des portraits historiques peu connus et nécessaires à leurs compositions. Enfin, quand on le poussait à bout sur cette question : Quel service rend à l'état social un collecteur de vieilles estampes ? il avait une réponse toute prête : « Ce goût distingué remplit le vide d'une imagination inoccupée. Sans lui, j'aurais peut-être, par désœuvrement, séduit une jeune fille, ou jeté le trouble dans la société en embrassant et répandant des doctrines subversives. Que de cerveaux exaltés eussent trouvé le repos et l'eussent laissé aux autres, si le hasard eût fait naître en eux la passion des estampes ou des coquillages ! La société doit donc savoir gré à celui qui sait fournir à son imagination un but qui, sans nuire à personne, la préserve de tous les écarts. »

IV. – Mœurs et caractère de Pierre Godet.

Notre ami Pierre, après tout, n'était pas ce qu'on nomme vulgairement un ours mal léché ; seulement il s'était toujours trop renfermé dans un système de jouissances isolées et égoïstes. Comme il n'avait plus de proches parents, il aurait pu songer de bonne heure à se créer une famille ; mais l'idée ne lui en était pas venue. Satisfait de la société de quelques connaissances, qui partageaient plus ou moins ses goûts, il avait décidément renoncé à ses anciens amis, devenus, qui médecins, qui avoués, qui commerçants. Son besoin d'expansion trouvait assez d'aliments dans quelques phrases échangées avec sa femme du ménage, ses fournisseurs d'estampes et deux ou trois collègues en iconomanie qu'il visitait, recevait ou rencontrait par hasard.

Ses habitudes calmes lui avaient fait contracter avec ses voisins, la plupart petits rentiers, des relations rares, mais amicales. Il félicitait ceux qui étaient en ménage, mais sans envier leur sort le moins du monde. Leurs enfants s'étaient déclarés ses amis : marque d'estime qu'il devait à sa

coutume de leur distribuer de temps en temps des images représentant des militaires ou des têtes grotesques. Ses jeunes amis l'avaient surnommé le *Père chapeau pointu*, sobriquet dont il ne se choquait nullement, et qui lui venait de son habitude de porter, à l'instar des ouvriers typographes, une sorte de mitre de papier, pour se garantir, tout en restaurant ses chères estampes, des rayons du soleil. L'été même, ses rideaux de fenêtres étaient quelquefois taillés dans la même étoffe. Il avait ainsi trouvé moyen d'utiliser de vieilles cartes d'Europe ou d'ignobles études académiques.

Entre cinq et six heures, Pierre Godet quittait son domicile et allait dîner chez un traiteur du voisinage, toujours muni d'un carton renfermant quelques estampes à examiner, à échanger ou à faire voir. Dans la belle saison, il employait volontiers quelques soirées en excursions hors barrière ; mais l'hiver, c'était invariablement aux ventes d'estampes ou de bouquins qu'il les consacrait.

Et le chapitre des menus plaisirs ?

Si l'on s'en rapportait aux propos de sa femme de ménage, à la fois myope et mauvaise langue, Pierre aurait, de loin en loin, reçu la visite mystérieuse d'un ami de l'autre sexe. La vieille a fort bien pu inventer ou mal voir. Aussi, dans le doute, je me prononcerai en faveur de la chasteté, ou, si je crois à la chose, c'est avec des circonstances très-atténuantes.

Il me paraît donc impossible de décider si notre célibataire eut des inclinations positives ; mais quant à ses amours *platoniques*, les renseignements abondent, car il n'en faisait aucun mystère. Il nourrissait une passion, nécessairement idéale, pour la personne de haute et noble demoiselle « Louise-Françoise de la Baume le Blanc de La Vallière, duchesse de Vaujour, née en 1644 », comme on lisait au bas d'un des portraits de sa collection. Rival sans danger de feu Louis XIV, il songea plus d'une fois qu'installé sous les lambris dorés ou sous les bosquets fleuris de Versailles, il jouissait du plus délicieux tête-à-tête avec la belle duchesse. Une telle manière d'aimer est assurément bien innocente.

Parmi ses cartons de portraits, nul n'était plus maltraité que celui contenant la lettre V. On y voyait rassemblés un assez grand nombre de portraits ou de sujets historiques concernant la noble maîtresse de Louis. Un

des plus remarquables, à son avis, était splendidement encadré d'une bordure contemporaine redorée à neuf, et suspendue au-dessus de son chevet, entre deux miniatures représentant, l'une la même beauté en costume de Junon (celle dont on connaît l'origine), l'autre en habit de sœur Carmélite.

Les portraits de La Vallière étaient ceux qu'il payait le plus généreusement, qu'il remettait à neuf avec le plus de patience, et qu'il examinait avec un plaisir toujours nouveau. De là l'état de fatigue du bienheureux carton.

Il possédait, en outre, deux autographes de la dame de ses pensées ; l'un, octroyé par le hasard, lui avait coûté 3 francs ; l'autre, moins curieux, mais acheté dans une vente à grand fracas, lui revenait à près de 100 écus.

Il montrait encore avec orgueil un pendant d'oreille qui, vu les emblèmes en or émaillé qui l'entouraient, passait pour avoir appartenu à la duchesse. L'expert de la vente croyait en avoir suffisamment prouvé l'origine dans sa notice, et l'avait mis sur table en cette qualité, *sans garantie du gouvernement*. Grâce au zèle de quelques chauds amateurs, le bijou avait atteint un prix hyberbolique.

Le matin, à son réveil, sa première pensée était pour son idole ; le soir, il s'endormait dans son souvenir. Quand, par une chaude soirée de juillet, il aspirait la brise sous un arbre solitaire, il se livrait tout entier à cet amour chimérique. L'hiver, quand il se trouvait seul et inoccupé, assis près de son foyer flambant, il passait des heures à contempler cette image adorée. Il finissait quelquefois par éprouver une sorte d'hallucination mitoyenne entre la veille et le sommeil ; l'illusion devenait complète ; il voyait l'image s'animer d'un souffle de vie, lui sourire avec grâce, ou le regarder avec tristesse ; il se figurait être roi de France et de Navarre ; et cette vision pleine de charmes se prolongeait aussi longtemps qu'il plaisait à son imagination.

Les moindres détails de cette douce et suave physionomie avaient laissé sur son cerveau une ineffaçable empreinte. C'était une sorte de résumé de tous les portraits d'elle qu'il avait vus ou réunis ; et, comme aucun n'avait avec tel autre une ressemblance identique, il s'était créé de tous un type qui

se rapprochait, avec plus ou moins d'exactitude, de la réalité. On peut donc affirmer, sans exagération, que Louis XIV a consacré, dans sa vie, moins d'instant que Pierre Godet, au souvenir de sa maîtresse.

Mais ce n'était pas toujours la grande dame qui s'offrait à sa mémoire. En ces jours où la température humide et sombre semblait jeter sur ses pensées un voile de mélancolie, il songeait à la sœur Louise-de-la-Miséricorde. Il examinait de préférence les portraits voisins de l'année 1710, celle où elle mourut, à l'âge de soixante-cinq ans, au couvent des Carmélites. Sur ces portraits, elle portait un habit de religieuse. Là, plus de jeunesse, plus de blonds cheveux retombant en spirales sur un cou délicat et gracieux ; plus de fleurs, ni de plumes, ni de parures étincelantes, mais les traits austères d'une noble vieillesse, mais un visage amaigri par des privations et des fatigues saintement volontaires. La dernière estampe, l'ômega du recueil, la représentait étendue sur un lit de parade. Le doigt de la mort avait passé sur ses yeux éteints ; dans ses mains croisées sur sa poitrine était un chapelet, et à côté un crucifix ; elle attendait l'heure prochaine de sa dissolution.

Après s'être pénétré de cette scène lugubre, il s'élançait avec elle vers des idées d'extase mystique ; il partageait en quelque sorte ses pieuses souffrances, et refoulait comme elle les pensées voluptueuses et riantes pour méditer sur les vanités du monde.

Ces deux manières de rêver à son idole s'harmoniaient avec la double face de l'existence de cette femme, illustre jusqu'à la mort. Comme un diamant aux mille reflets, sa beauté avait resplendi au sein des fêtes de Versailles ; au milieu du silence et des austérités du cloître, sa piété, vraie la faisait ressortir encore comme une perle d'une blancheur sans tache. il se demanda plus d'une fois pourquoi un si long et si pénible sacrifice n'avait pas obtenu les honneurs de la canonisation. Il lui vouait, pour sa part, une sorte de culte ; il en eût fait volontiers sa patronne auprès de Dieu,

Il eut un jour l'idée de vérifier s'il existait quelques restes du cloître où elle avait rendu au Seigneur cette âme si grandement pénitente. Mais la rue d'Enfer, où était le couvent des Carmélites, n'en avait conservé aucun vestige. Il ne retrouva même aucune estampe contemporaine qui représentât

les portiques du cloître, mais seulement deux eaux-fortes d'Israël Silvestre et de Jean Marot, qui offraient l'image de l'antique chapelle de Notre-Dame-des-Champs, devenue celle des Dames-Carmélites.

V. – L'iconothèque de Pierre Godet.

Avant de passer aux grands événements de la vie de Pierre, et pour donner au lecteur non initié, une idée de sa passion pour les vieilles estampes, je vais consacrer un chapitre à son iconothèque, nom nouveau fort acceptable, pour désigner une bibliothèque uniquement composée de recueils d'estampes.

Voici, en 1847, en quel état elle se trouvait. Elle se divisait en sept catégories : portraits, topographie, sujets historiques, blasons, costumes, anciennes caricatures (le tout spécialement relatif à la France), enfin, compositions artistiques.

Le total des pièces s'élevait à environ trente mille ; elles étaient distribuées dans une centaine de cartons uniformes. Elles avaient coûté un franc lune portant l'autre, et pouvaient représenter, à l'époque en question, à peu près le triple de cette valeur, soit 90,000 fr., à prendre pour base les prix moyens des ventes publiques bien organisées, avec catalogue raisonné (ou, si l'on veut, *raisonneur*), tiré à deux mille exemplaires, et envoyé à l'étranger.

Ce chiffre vénérable fera peut-être ouvrir de grands yeux aux gens possédés de la manie des spéculations, car, sans doute, ils n'auront jamais songé à en faire une de cette nature. Au reste, qu'ils n'envient point ce succès ! un fonds d'estampes d'amateur est un fonds dormant ; il ne rapporte qu'une sorte d'intérêt : le plaisir de jouir, par les yeux, de ses acquisitions. Mais, à part la spéculation, n'est-ce donc rien, en vérité, que cette espèce de revenus qui consistent en plaisir-comptant ? Qu'est-ce autre chose, après tout, qu'un revenu en numéraire ? Pour en profiter réellement, ne faut-il pas échanger l'argent contre des jouissances de son goût ? Or, tirer de suite ces jouissances d'un fonds quelconque, c'est un souci de moins, c'est une économie de temps.

D'après le calcul que je viens d'établir, l'héritier de Pierre Godet n'aurait pas à se plaindre, puisque la somme dépensée par son légataire, depuis vingt années, représente un capital presque triplé. Pareil avantage doit être échu à tout amateur de livres ou d'estampes rares, qui a su cumuler, avec discernement, de 1828 à 1848.

Maintenant, messieurs les gens du monde, qui estimez l'argent en première ligne, vous trouverez peut-être mon iconophile moins ridicule, puisque, s'il avait une fille à marier, il aurait su, tout aussi bien que vous, par d'autres moyens, il est vrai, lui amasser une dot.

La plus importante partie de cette iconothèque, c'était le recueil de portraits ; il s'élevait à près de vingt mille. Tous rappelaient les traits de Français célèbres à toutes sortes de titres. Aucun de ces portraits ne dépassait l'époque de Louis XVI.

Gardez-vous de croire que ces nombreuses estampes représentassent autant d'individus. Tel personnage ne figurait qu'une fois, tel autre, dix, vingt ou trente fois, et à divers âges de sa vie. Les portraits les plus nombreux étaient ceux de Henri IV et de Louis XIV, en buste, en pied ou à cheval. Ces deux rois ont singulièrement exercé le burin des graveurs. Il existe peut-être trois cents portraits gravés du premier, et sept à huit cents du second, dont le règne a été de soixante-douze ans. Outre ceux publiés isolément, il s'en rencontre une quantité prodigieuse qui figurent sur des images allégoriques, des titres de livres, des plans de batailles ou de fêtes, des almanachs, dans des traités numismatiques, etc., sans compter ceux innombrables gravés après leur mort, et que tout iconophile judicieux doit rejeter.

Toutes les pièces du recueil de Pierre Godet étaient précisément contemporaines de telle ou telle période de l'âge du personnage représenté. C'était, à ses yeux, la condition essentielle.

Cette manie d'accumuler toutes les images du même individu a l'inconvénient, à part la diversité dans le talent des artistes, d'offrir des répétitions. Il semblerait plus sage de n'admettre que les mieux gravées. Mais l'iconophile voit la chose sous un autre point de vue. Dans l'impuissance de constater quelle est la plus exacte, il doit prendre toutes

celles que présente le hasard. D'ailleurs, en y regardant de près, on trouve toujours entre elles quelques dissemblances dans la pose ou le costume. Et puis, qu'est-ce qui prouve que le portrait le mieux gravé soit le plus fidèle ? Les histoires de France les mieux rédigées sont-elles pour cela les plus exactes ? Les historiens éloquents ne sont-ils pas, au contraire, les plus enclins à viser à l'effet, aux dépens de la précision ? Ainsi des graveurs en renom.

Souvent il arrivait que quatre portraits du même personnage, réunis sur la même feuille, donnaient chacun une idée différente de l'original. Il est difficile, au milieu de ces témoignages divergents, de connaître au juste sa physionomie réelle, et cependant on ne peut en rejeter aucun, faute de moyens sûrs de contrôle. Cette variété engendre donc l'incertitude, et oblige à former, de cet ensemble hétérogène, un type, qui risque fort d'être idéal.

Les recueils de pièces topographiques offrent un résultat analogue. Le même édifice, représenté par divers dessinateurs, a rarement des proportions identiques. Au reste, en tout, n'en est-il pas ainsi ? Quand à un objet ou à un fait quelconque se rapporte une seule image ou une seule opinion, on peut croire en posséder une idée réelle ; mais si cette image, si cette opinion est multiple, où se flatter de trouver la vérité ?

Pierre Godet faisait parfois de telles réflexions, mais n'en persévérerait pas moins dans son système de cumul, en dépit du proverbe : *Dans le doute, abstiens-toi.*

De ce que l'abondance de matériaux produit la perplexité, conclura-t-on que sa collection était absurde ? Évidemment, on n'en peut nier l'utilité, à titre d'appendice à l'histoire des hommes et de l'art, à moins de traiter l'histoire elle-même de futilité, sous prétexte que les divers historiens ne sont presque jamais d'accord entre eux.

Cette iconothèque était en général plus précieuse sous le point de vue de la curiosité et de l'archéologie que sous le rapport de l'art, car les burins médiocres y dominaient. Mais elle avait aussi ses bijoux artistiques. Trois portefeuilles contenaient spécialement des pièces de choix et d'une haute valeur intrinsèque, rares par leur date, l'éclat des épreuves, leur conservation admirable, ou le talent supérieur qui avait présidé à leur

composition. On y remarquait une suite d'anciennes miniatures sur vélin, du treizième au seizième siècle, et des épreuves irréprochables des plus célèbres graveurs français ou étrangers. Il s'y trouvait des Marc-Antoine, des Rembrandt et des Albert Durer qu'eussent enviés les premiers cabinets d'Allemagne et d'Angleterre.

Ces trois portefeuilles pouvaient être prisés une vingtaine de mille francs et représentaient en valeur à peu près le quart de cette nombreuse collection. Néanmoins, ils étaient loin d'avoir la première part de sa sympathie. Il les possédait par orgueil, pour prouver au besoin qu'il savait reconnaître et estimer les hautes productions du burin.

Après cet aperçu général sur l'état des trésors, et sur la nature particulière des goûts iconophiliques de notre ami Pierre, une question, sans aucun doute, va m'être posée *ex abrupto*, par le lecteur non initié aux finesses de cette passion hors ligne : quelle était, parmi toutes ces estampes, la pièce la plus rare ?

Les gens du monde, qui daignent par goût ou par complaisance examiner des collections n'importe en quel genre, ont la fatale curiosité de voir au plus tôt la pièce majeure, unique du cabinet ; et, le plus souvent, ils sont singulièrement désabusés, car ces raretés extrêmes ont, en général, un aspect peu imposant.

Je visitai un jour, en qualité de membre du *profanum vulgus*, les armoires d'un amateur de coquillages. Après m'être extasié (ignorant que j'étais !) devant des nacres splendides, je sollicitai la grâce de voir le *fétiche* de la collection. Il était enfermé sous une triple boîte, et posé sur une couche d'ouate parfumée. C'était un coquillage terne et si disgracieux que je l'eusse rendu à l'Océan, si l'Océan l'eût roulé jusqu'à mes pieds. On me le fit contempler à distance, au bout d'une pince maintenue au-dessus d'un coussin.

Je demeurai longtemps immobile, stupide comme l'objet en question. –

En quoi, dis-je enfin, cette pièce est-elle la plus rare de toutes ? –

Monsieur ! tous les *cônes* de cette classe sont d'un blanc éblouissant, mouchetés de petites taches noires : celui-ci est un d'un blanc-sale et tout uni. C'est l'unique échantillon connu en Europe ; on est venu du fond de

l'Allemagne et de la Hollande, pour constater sa prodigieuse existence. J'ai eu le bonheur de le payer un peu moins de cinq cents francs.

Je m'inclinai devant le phénomène (le coquillage) et... je cours encore.

Ceux qui avaient l'indiscrete curiosité de s'enquérir du *fétiche* de Pierre, éprouvaient un désenchantement à peu près semblable. On leur en offrait non pas un, mais bien trois, distincts en leur genre. C'était un ignoble petit portrait de M^{lle} de La Vallière, la seule épreuve connue sous le soleil ; une image de saint Christophe, horriblement gravée sur bois, mais datée de 1422 ; enfin, un petit cercle noir qu'aurait couvert une noisette, et qui apparaissait comme une oasis au milieu d'un vaste espace blanc ; c'était un *nielle unique*, non décrit par MM. Barsch et Duchesne aîné, une empreinte sur papier, d'une tête de vis en argent ciselé, provenant d'une arquebuse du quinzième siècle. On croyait y distinguer une sorte de dauphin et comme une figure de sirène.

Un marchand de bestiaux de Pontoise n'eût pas donné une simple épingle en échange de ces trois merveilles, ni vous non plus, madame, qui lisez ces lignes. Mais il est de chauds amateurs qui l'eussent donnée cette épingle, et en or, et ornée d'un gros brillant.

Une circonstance qui frappait surtout les novices admis à visiter ses cartons, c'était l'état de netteté de toutes ces vieilles estampes, fixées à charnières flottantes sur de vastes feuilles uniformes, et assez fermes pour ne contracter aucun pli. Exemptes de taches, piquûres et autres défauts, grâce aux bonnes recettes et à la patience du possesseur, habile à réparer leurs avaries en tout genre, on les eût prises, le plus souvent, pour des planches récemment sorties de la presse. Plus d'un visiteur les regardait comme telles, et en faisait la remarque au collectionneur qui, loin d'en être scandalisé, en ressentait une sorte d'orgueil. Il était fier de la mine distinguée de ses estampes, comme l'est une mère de la belle tenue de sa fille. L'hygiène, la médication et la toilette des anciens produits du burin, avaient, en effet, sous sa main fait des progrès incessants ; il avait, en leur faveur, étudié les ressources de la chimie moderne et les secrets de l'art du teinturier. Il eût dédaigné de s'informer, pour lui-même, d'un liquide propre à blanchir les dents ou à retarder la chute des cheveux ; mais pour ses

estampes, ses maîtresses chéries, il n'y a pas de tentatives qu'il n'eût faites pour leur rendre, sans altération, leur lustre primitif, pour dissimuler leurs rides ou leurs cicatrices.

Il possédait, à cet effet, une sorte d'atelier garni de tous les ustensiles, de tous les réactifs nécessaires. C'était un laboratoire en grand, qui chaque année s'enrichissait de quelque accessoire nouveau. Ses bassines, ses châssis, ses pinceaux, ses presses, ses grattoirs, etc., étaient tenus propres comme la vaisselle d'un paquebot américain.

On remarquait peu d'harmonie dans le costume et l'ameublement de Pierre ; dans sa chambre à coucher, tout était pêle-mêle sur les tables ; sa garde-robe vagabonde errait dispersée sur le lit, sur les fauteuils, aux espagnolettes des fenêtres ; mais, en revanche, l'ordre et la symétrie régnaient dans le classement de ses trente mille estampes. Pas un carton qui dépassât l'autre, dans les armoires de chêne toujours luisantes qui les renfermaient ; pas une pièce qui n'eût sa place inamovible ; pas une qui ne répondît sur-le-champ à l'appel du maître. Les taches d'huile, de graisse, d'encre ou de boue, souillaient quelquefois ses habits, mais jamais ses chères estampes, entourées de mille précautions minutieuses. Il ne refusait rien au bien-être de sa collection, mais quelquefois beaucoup à celui de son estomac qu'il obligeait d'attendre, avant d'être restauré, que tel portrait de vingt-cinq centimes le fût lui-même dans toutes les conditions. Pour compléter dignement sa suite d'abbayes ou d'hommes célèbres, il sacrifia souvent des livres rares, et les dépouilla sans pitié des estampes qui constituaient presque toute leur valeur. Il avait, à l'égard de ses recueils favoris, l'attention délicate d'un amant, qui payera sans hésiter dix écus une rose en hiver, si sa maîtresse exige absolument une rose. Il eût, au besoin, dissous des perles, pour rendre tout l'éclat de la jeunesse à une eau-forte de prix, et maltraitée par le temps.

Aux yeux d'un notaire de village ou d'un fabricant d'allumettes chimiques, Pierre, en certains moments, eût paru digne de compassion. C'est qu'il est des jouissances que tout le monde ne comprend pas. Un de ses suprêmes plaisirs, c'était de voir revenir à la vie et à la beauté, dans un

bain de savon, de chlore ou de sel d'oseille, une estampe embouée, enfumée, ou victime de la brutale et noire invasion d'une bouteille d'encre.

Sachez-le bien, vous qui l'ignoriez ! La carrière de l'iconophile est, comme celle de l'ambitieux en grand, tantôt hérissée de grandes tracasseries, tantôt parsemée de joies ineffables. Ce sont des acquisitions à vil prix de pièces rarissimes, des trouvailles fortuites, source d'une béatitude inouïe ; ce sont aussi des occasions sottement manquées, ou des pertes qui enfantent de cuisants regrets. Le métier exige tout autant d'activité, d'imaginativité, de diplomatie, que celui d'un homme d'Etat. Comme l'avare, l'iconophile éprouve à la fois la volupté de contempler, de palper toutes ses richesses et la crainte de les perdre par suite d'un événement imprévu. Jamais il ne consentirait à en sacrifier la moindre parcelle, et, pour les augmenter, il se livrera aux démarches les plus pénibles. S'est-il épris d'une chétive image qui lui fait défaut ? il se condamnera à attendre pendant deux jours, dans une salle sans air, debout ou mal assis, le moment où elle sera mise aux enchères, et il oubliera toutes ses fatigues s'il revient chez lui possesseur de l'objet convoité et payé à outrance.

Parlerai-je de ses acquisitions par voie d'échange avec ses confrères en iconophilie ? C'était encore là une source de satisfaction ou de regrets extrêmes. Il se voyait obligé de mettre en mouvement autant de ressorts cachés qu'en exigerait la conclusion d'un traité international ; il passait, en un mot, par toutes les émotions du joueur engagé dans une forte partie.

Après tout, en quoi cette existence diffère-t-elle de toute autre existence humaine ? N'est-ce pas toujours une alternative de peines et de plaisirs, une vie pleine d'agitation, et par cela même supportable ; car une vie calme et plate, comme celle qu'il menait au temps de sa jeunesse, l'eût fatigué et conduit au dégoût, peut-être au suicide ?

VI. – Ni jamais, ni toujours.

Ce fut au milieu de ces occupations d'une nature exceptionnelle que Pierre atteignit l'âge de quarante-huit ans. Il avait pu franchir cette longue

suite de printemps sans éprouver le moindre besoin d'échanger son célibat contre l'état conjugal. Quant à ce sentiment d'amour idéal, qui exerce son influence sur les imaginations même les plus tièdes, il l'avait fixé, comme nous l'avons dit, sur un aimable fantôme des temps passés. A l'ombre de la duchesse de La Vallière, s'adressaient ses secrètes pensées. C'était une passion vide et qui ne pouvait correspondre à rien de réel en ce monde : c'est ce qu'il s'était dit cent fois à lui-même ; et cependant, ô prodige ! un événement fortuit vint donner un corps à cet amour chimérique.

La formidable révolution du 24 février (autre événement fortuit) n'avait apporté aucun changement aux habitudes de notre ami. Elle fit baisser de plus de moitié le prix des propriétés et des cours de la Bourse, mais n'eut pas le pouvoir de diminuer la valeur des raretés artistiques.

Comme il avait toujours vécu avec le passé, sans se préoccuper du présent, il se rassura bientôt quand il vit le paiement de la rente aller toujours son train, au milieu des refrains de la Marseillaise. Peu lui importait de fureter chez les marchands d'estampes, sous une Monarchie ou sous une République. Pour lui, l'unique résultat de tout ce tremblement, ce fut d'obtenir une diminution d'un tiers sur le prix de son loyer.

Ainsi, le vaste ouragan politique qui s'abattit sur l'Europe ne put l'affecter ; mais une circonstance, en apparence bien futile, devait remuer sa paisible destinée de fond en comble.

Cette année 1848, malgré la gravité des événements, il y eut ouverture régulière du Musée. Ce Salon, organisé sur un sol volcanique, ne put être composé de ses éléments ordinaires. Les principaux peintres, dominés par les soucis politiques ou mêlés aux troubles de l'époque, manquèrent en partie à l'appel des arts. La nécessité aussi bien que la devise EGALITÉ fit donc admettre une multitude de croûtes qui tapissèrent avec orgueil les murs artistiques de la grande galerie du Louvre.

Le citoyen Godet, peu soucieux des productions de l'art moderne, n'avait pas pour habitude de visiter les Salons ; c'était, à son avis, perdre son temps. En fait de tableaux, les anciens portraits avaient seuls du mérite à ses yeux, et, son musée en ce genre était partout où l'on trouve des marchands de curiosités et des salles de vente. C'était là qu'il se donnait le plaisir de

les examiner, non pour les acquérir, car il n'eût pu les insérer dans ses cartons, mais pour comparer les personnages vivants sur ces toiles avec les portraits gravés ou dessinés qu'il en possédait.

Cette année, pour la curiosité du fait, il se décida à visiter l'Exposition. Un seul tableau eut la vertu d'arrêter ses regards ; la bordure ovale imitait, en pâte dorée, celles si splendidement sculptées en bois sous Louis XIV. Elle encadrait un portrait de femme, âgée de vingt à vingt-cinq ans, qui ressemblait beaucoup, par le visage et le costume, à la dame de ses pensées. C'était la coiffure, le front élevé, les beaux yeux azurés et pleins de douceur de la duchesse de La Vallière ; en un mot, cette physionomie suave sans être précisément belle, qui lui souriait chaque matin à son réveil, sur la miniature suspendue au-dessus de son chevet.

Cette œuvre d'un pinceau vulgaire offrait une tête au coloris lourd, aux contours secs, au sourire forcé, à l'attitude qui sent d'une lieue le mannequin ; mais Pierre ferma volontiers les yeux sur tous ces défauts, en faveur du souvenir que rappelait l'ensemble des traits et du costume. « C'est, se dit-il, une copie de quelque peinture contemporaine. Eclairons-nous, ayons recours au catalogue. »

Justement, il touchait du coude un gros trapu à l'air béat, qui, le catalogue à la main, s'extasiait devant chaque bordure. Pierre le pria de lui donner des nouvelles du numéro 307. Le bonhomme lui lut l'article suivant :

– « N° 307. JÉRÔME-ALBERT KRAKNER, né à Colmar (Haut-Rhin), peintre à Paris, 8, rue Neuve-Saint-Georges. – *Portrait en buste de M^{me} la baronne R. de Q***.* »

L'iconophile prit en note ce renseignement.

Un mois s'était écoulé depuis cette aventure, et l'iconophile, distrait par des recherches fort importantes, n'y songeait plus, quand, en consultant son portefeuille, il retrouva le nom de Krakner. Ses idées revinrent sur le portrait n° 307. Est-il croyable, pensait-il, la main sur le front, qu'il existe en nature une femme ressemblant à ce point à l'adorable duchesse ? La baronne de Q. *trois étoiles* serait-elle une descendante des La Baume-le-Blanc ? Ce titre de baronne, conservé en dépit du décret républicain, semble

annoncer une dame d'ancienne aristocratie. Mais pourquoi a-t-elle choisi un peintre d'un nom inconnu et d'un talent encore très-éloigné de la maturité ? Serait-elle déchue d'un brillant état de fortune ?

Cette dernière supposition lui causait un secret plaisir. S'il en était ainsi, continuait-il en lui-même, nos conditions se rapprocheraient un peu, et peut-être...

Bref, pour la première fois de sa vie, et un peu tard, il éprouvait un amour qui avait pour but un objet réel. Il se dit tout d'abord que de telles pensées étaient de la démence ; puis il admit de nouveau des *si* et des *cependant*, gros d'un vague espoir.

Toute la nuit il rumina sur cette matière complètement neuve ; quand vint le jour, sa tête s'était si bien exaltée qu'il prit un parti énergique : celui d'aller trouver le peintre et de prendre *adroitement* des informations sur la jolie baronne. Tout disparut devant cette idée fixe, jusqu'au souvenir de ses chères estampes ; mais des événements majeurs devaient bientôt le lui rappeler.

Il se préparait à traverser les ponts, pour se rendre rue Neuve-Saint-Georges, quand une rumeur insolite s'éleva sur la Place-aux-Veaux. Il entendit le rappel qui battait de toute part, et un bruit de fusillade du côté du Panthéon. C'était la première des trois fatales *journées de Juin* qui s'annonçait.

La nouvelle qu'une formidable insurrection s'organisait sur divers points de la capitale vint le distraire subitement de ses idées amoureuses. Il songea au salut de la société en général, et, en particulier, à celui de sa collection. Il mit les choses au pis, et se tourmenta longtemps l'imagination pour trouver un moyen de l'abriter contre les balles, le pillage ou l'incendie, mais il ne lui en venait aucun. Incapable de prendre une résolution quelconque, il restait immobile, indécis, anéanti, les yeux fixés sur les deux armoires de chêne qui contenaient ses précieux trésors : c'était un supplice silencieux, mais cruel. Il se figurait un obus éclatant au milieu de ses recueils, ou une bande de féroces *sans-culottes* lacérant avec rage ses rares portraits ornés, hélas ! pour la plupart, de blasons ou d'ornements fleurdelisés. Absorbé

dans ce désespoir inactif, il fit, pendant ces trois jours, économie d'un triple dîner.

Enfin... tout cet immense danger disparut comme par enchantement, et les insurgés se dispersèrent de tous côtés. Pierre respira : la civilisation était sauvée : sa collection d'estampes était sauvée.

L'orage passé, ses idées galantes le reprirent. Les rues étant redevenues libres, il fit les apprêts d'une toilette soignée, basée sur une redingote qui lui battait les chevilles, et sur un chapeau à larges bords, costume qui lui prêtait une tournure intermédiaire entre l'état bourgeois et la condition cléricale ; puis, il prit au passage un omnibus qui le rapprocha de la rue désirée.

Pendant le trajet il rumina sur la manière dont il entamerait conversation avec Jérôme-Albert Krakner, dont il n'avait jamais ouï parler. Logé, pensait-il, dans un quartier élégant, et peintre en baronnes, il sera, sans doute, entouré d'un appareil assez *aristo*. Lui révélerai-je de suite mon dessein ? Non : la question est délicate, et il faut employer des moyens indirects. Je lui commanderai mon portrait, si le prix n'est pas exorbitant... Après tout, ce n'est pas un *fameux* ; sa touche le dit assez. Ce sera l'affaire d'au moins six à huit séances. J'aurai l'occasion de l'interroger avec précaution sur la baronne de Q***. Par un temps où le commerce et les arts sont en baisse, il aura, je pense, des prix modérés.

Enfin, il se trouva rue Neuve-Saint-Georges, devant le n° 8. Quand il demanda le citoyen Krakner, la réponse brève qu'il reçut lui indiqua que ce fils de l'Alsace n'était pas le meilleur locataire de la maison. Il logeait sous les toits : décidément, ce ne pouvait être un peintre *aristo*.

VII. – Le peintre Albert Krakner.

Le *citoyen* Krakner, comme disait Pierre (qui craignait, depuis Février, de se compromettre par ses portraits de rois de France), était un demi-artiste, complètement ami du tapage, des orgies de bière et de punch, et aussi des *bonnes charges*, c'est-à-dire des plus mauvaises pour les victimes.

Un bruit de voix ricanieuses fit juger à Pierre qu'il allait avoir affaire à un bon vivant, sorte de caractère auquel il accordait peu de sympathie. Quand

il eut agité la sonnette, ce brouhaha se calma à l'instant ; une jeune femme vint ouvrir d'un air tout enjoué ; puis, entr'ouvrant la porte d'une seconde pièce, s'écria Eh ! monsieur Albert ! à vos affaires ! quelqu'un vous demande. (Le diable m'emporte ! ajouta-t-elle à mi-voix, si ce n'est un sacristain qui vient réclamer pour le pain bénit.) Allons, nous partons ! à ce soir, si Mabilles donne la fête annoncée.

La jeune fille disparut aussitôt, entraînant après elle une compagne des plus sémillantes, que suivit un jeune homme d'une allure identique. Tous trois s'échappèrent en folâtrant.

Pierre, tout préoccupé du résultat de cette visite, ne prit pas le temps de remarquer ces joyeuses physionomies, mais il conclut de toutes ces manières que le peintre n'était pas un talent affaibli par l'âge. En effet, il trouva un jeune homme coiffé d'un chapeau de paille et vêtu d'une blouse grisâtre, diaprée comme une palette de toutes sortes de couleurs.

La pièce de réception, un peu mansardée, était éclairée par trois grandes lucarnes, ayant vue sur des terrasses voisines et au loin sur le télégraphe de Montmartre. C'était une cuisine par son fourneau et sa fontaine de grès, mais un atelier, à en juger par les modèles de plâtre suspendus çà et là, par une rangée de pipes culottées, un torse anatomique et un sale mannequin chargé pour le moment d'un vieux casque rouillé. Dans un coin s'élevait un grand chevalet ; et, derrière, un tabouret gigantesque, au sommet duquel trônait l'artiste.

– Monsieur, dit Albert d'un air demi-goguenard (il songeait à l'idée de rendre le pain bénit), qu'est-ce qui me procure l'honneur ?... – Monsieur, je désirerais me faire peindre. – En buste ou en pied ? à l'huile ou en miniature ? – En miniature, répondit Pierre, qui songeait à l'économie. –

Monsieur a peut-être l'intention de se donner en médaillon à quelque dame ?... – Non ; c'est une satisfaction personnelle. J'ai vu, en passant dans la rue, un cadre avec des échantillons dont je suis fort content ; c'est ce qui m'a engagé à monter ; vos chairs ont du... velouté, du transparent. – Je crois bien, je peins spécialement le beau sexe, et je puis me flatter de le satisfaire, car je fais, en général, sans m'écarter de la ressemblance, plus beau que nature. Mais, si monsieur veut son portrait pour lui-même, il serait plus

convenable de l'exécuter sur toile, de grandeur naturelle et sans coquetterie ; c'est plus grave, plus distingué, et ça meuble mieux.

– Oui, mais... j'ai trop de modestie pour vouloir mettre mon image en évidence ; mes épaules ne portent pas une tête... d'étude, et je crois que mon effigie placée au fond d'une tabatière...

– Monsieur est, en effet, trop modeste : il porte un nez presque aquilin, qui ferait très-bien sous une chevelure en coup de vent ; il a cet *air magistrat*, qui tient le milieu entre le jeune homme et l'âge mur ; or, cet air-là s'harmonie tout à fait avec la peinture à l'huile. On en est quitte pour cent cinquante francs, en six séances ; ajoutons un cadre de cinquante, cela fait le nombre rond. Pour les dames, c'est plus cher, parce que le sexe aujourd'hui est très-difficile. Si monsieur a été à l'Exposition, il a peut-être remarqué le n° 507 ?

– Oui, vraiment, dit Pierre avec un calme apparent. Si j'ai bonne mémoire, c'est le portrait de M^{me} la baronne R. de...

– Rosalie de Querrières. C'est un de mes meilleurs travaux ; le cadre seul a coûté cent écus.

– Le portrait de cette dame m'a plu beaucoup, surtout par le costume. – Costume Louis XIV ; voici pourquoi : la baronne a voulu se faire peindre avec ce riche habillement dont on l'avait félicitée dans un des principaux bals de Paris. Or, connaissant mon talent particulier pour ces portraits de fantaisie, elle s'est adressée à moi.

– Et vous vous êtes rendu à son hôtel ? – Pas du tout. Oh ! cette baronne-là n'est pas si sauvage, si *aristo* ; elle est venue tout simplement chez moi, tantôt seule, tantôt accompagnée d'un cavalier d'une humeur fort agréable. Mais si monsieur y consent, tout en causant, nous pouvons commencer l'esquisse. Nous décidons-nous pour la toile ou pour l'ivoire ? franchement, une tabatière à portrait, c'est devenu bien... *rococo*.

Pierre était tout préoccupé du cavalier mystérieux ; il éprouvait même comme un sentiment de jalousie. Pour répondre au désir du peintre, il choisit la toile, puisqu'il semblait y tenir, et la séance commença ; mais l'iconophile, craignant de paraître indiscret, s'abstint de nouvelles questions sur la belle inconnue.

A la seconde séance, il apprit que madame la baronne n'était ni mariée, ni veuve ; qu'elle avait jusqu'ici, pour plusieurs causes, tenu à conserver son indépendance. L'artiste, du reste, ne toucha pas un mot de sa famille. Il parut aussi ne plus prononcer qu'avec une certaine réserve le titre de baronne, car il ajoutait toujours, à la suite de ce mot, quelque phrase dubitative. Pierre crut aussi démêler un sourire malin sur les lèvres de son interlocuteur, pendant qu'il lui donnait tous ces détails, indirectement sollicités de sa part.

Le peintre finit par lui demander, d'un air moitié plaisant, si, par hasard, *il en tiendrait* pour la dame du tableau. – J'aimerais mieux, ajouta-t-il, que ce fût plutôt le tableau qui vous touchât : je vous le vendrais, vu qu'il ne m'a pas été positivement commandé. La jeune personne qu'il représente, avec un naturel parfait et sans flatterie, n'est pas tout à fait décidée à le payer ce qu'il vaut. D'ailleurs, elle n'a pas des revenus exorbitants. D'autre part, j'ai mon amour-propre d'artiste ; si ce portrait doit être vendu, je serais charmé qu'il fût acheté par un homme de goût.

– Comment ! ce tableau n'est pas une commande sérieuse et doit passer en d'autres mains que celles de la baronne de ?... – Tenez, soyons francs : entre nous, ce titre peut être mis de côté, car il n'est pas de bon aloi. Une lettre que j'ai reçue d'elle, à propos de ce portrait, ne portait aucun cachet armorié, et l'orthographe en était, çà et là, un peu trop indépendante pour venir de si haut. En un mot, je crois qu'on peut hardiment supprimer le de, et dire : Rosalie Querrière, tout court.

Plus Albert atténuait l'éclat de la position de sa cliente, plus l'iconophile ressentait de joie intérieure. Il n'appréhendait qu'une chose : c'est que sa condition ne finit par descendre beaucoup au-dessous de la *bourgeoisie*. Ce qu'il venait d'apprendre sur son caractère lui faisait craindre qu'une beauté, si jalouse de sa liberté, n'eût pas précisément la pureté d'une rosière ; et puis l'absence totale de renseignements sur sa famille lui semblait de mauvais augure. Néanmoins ses projets chéris ne le quittèrent pas pour si peu. Demain, se dit-il, nous en saurons davantage.

La fin de la séance fut troublée par un incident. Pierre allait se séparer du méchant fauteuil où il séjournait depuis deux heures, quand la porte, laissée

entr'ouverte, accoucha tout à coup d'un personnage singulier par la physionomie et l'accoutrement.

C'était un vieillard voûté, mais se tenant droit et presque cambré par un effort surnaturel. Sa face empourprée ressortait au milieu de touffes de cheveux et de barbe d'un blanc sale, assez semblables à une toison ébouriffée au contact d'une haie épineuse. Ses traits accusaient un type grec, déformé par des accessoires des plus vulgaires ; ainsi le nez était de style antique, mais la ligne en était ondulée par le profil d'un double bourgeon bien mûr. L'abdomen était saillant, en dépit d'une pose factice qui prétendait en dissimuler l'excès. Les jambes paraissaient encore assez bien musclées, sous le simple pantalon de toile qui les recouvrait, mais leur titubation incessante trahissait assez une vaine aspiration à l'équilibre parfait. Il y avait, dans cette tournure d'homme, du vagabond, dé l'ivrogne, du Ruy-Blas, et enfin je ne sais quel air de modèle d'atelier en décadence. C'en était un en effet, déformé par l'âge, l'abus du vin bleu, et l'oisiveté.

Il finit par s'expliquer. – Pardon, monsieur Krakner, de la liberté grande, mais si vous avez besoin d'un Bélisaire, d'un Homère, ou d'un sénateur romain sur sa chaise curule, eh ben, me v'là ! J'ai encore une charpente passable. J'ai posé devant feu David (il fit un salut militaire), feu le grand David, à une pistole par séance. Aujourd'hui que les arts vont cahin-caha, je vais de même, et je pose pour trois francs. Illustre Albert Krakner, voyons ! employez mes dernières perfections artistiques, hein ?

Albert parut un peu embêté, et répondit, majestueusement armé de sa palette : – Mon *vieux* de la *vieille*, je ne peins pas de Bélisaires, mais bien des Pompadours dans la fleur de l'âge.

– Faut bien des contrastes sur la toile, des ombres, des repoussoirs. Ne refusez pas un ci-devant Romain, qui a aidé à la réputation des plus belles toiles de l'ère napoléonienne. Allons, bah ! je poserai pour deux francs, là !

– Et comment poserais-tu, malheureux ! avec un pareil degré de *pochardise* ?

– Pochard ? oh non ! J'en ai pris juste, du *riquiqui*, ce qu'il faut pour oublier l'heureux temps de mes triomphes.

– Tu aggraves ton état de décadence, malheureux. Allons ! tiens : prends ce franc, qui est un peu usé comme toi ; j’ajouterai ce chapeau de paille (il lui planta le sien sur la tête), assez solide encore pour te garantir de la pluie, puisque tu as l’eau en horreur, vieil enragé !

– Ah ça, c’est pas mal humiliant tout de même, ces manières d’aumône. Vous croyez que tout est fini chez moi, parce que j’ai un peu de ça (il se frappait le ventre). Eh bien ! permettez-moi de vous prouver le contraire. Au temps de feu David et de Girodet, j’avais pour le torse une renommée un peu *chouette* ; vous allez voir si elle a dégénéré.

Tout en discourant, il s’était débarrassé de sa blouse, et, pour compléter sa preuve, il détacha les trois ou quatre mauvais boutons qui fixaient tant bien que mal sur ses hanches un large pantalon de toile rapiécé.

– Je veux absolument que vous voyiez...

– Je neveux rien voir, reprit Albert, ni monsieur non plus. {Pierre fit un signe d’assentiment.) Allons, bonhomme, je ne nie pas le terse, mais je n’en ai que faire ; celui d’une Vénus ne m’irait pas davantage pour le quart d’heure.

– Non, non, vous êtes prévenu ; vous regardez ma panse et vous vous dites : c’est une *couleur*. Eh bien ! sapristie ! une, deux... vous allez être convaincu.

– Ah ça ! gros impudique, le jeu va finir ? Voyons ! ragrafe-moi tout cela. Tu as donc juré de compromettre ma mansarde ? Sache que j’attends ici une respectable cliente, la marquise de... – Ah ! ouais... des marquises ! c’est une frime. Est-ce qu’aujourd’hui y a encore de ça ?

– Précisément j’entends un équipage qui s’arrête à la porte. – N’y en a plus d’équipage. – Ah ça, vieux !... à la fin, *fichtre* ! ôte-nous tout cela des yeux. J’ajouterai encore un franc à mes précédentes libéralités ; c’est tout ce que je puis faire en ce moment, vu la *stagnation* des affaires.

– J’aimerais mieux gagner tout cela par mon torse. – Va-t’en au diable avec ton torse ! Ah ! à propos, encore une proposition bénévole. Ne vends-tu pas, je ne sais où, du côté du Louvre, sous une échoppe, des croûtes que tu ramasses ça et là dans divers ateliers ? car tu connais tous les rapins.

J'enrichirai ton établissement de quelques clairs de lune et portraits non placés qui croupissent dans ma soupente.

– Si c'était des imitations de Mieris ou du genre Boucher, ça donnerait, mais... – C'est moi-même qui ai brossé tout cela, et je réponds que c'est un peu *chicard*. – Certainement, vous ne manquez pas de *flou* ; mais aujourd'hui, n'y a que le vieux qui aille..., en fait de toiles, s'entend.

– Eh bien, on te vieillira, on t'enfumera tout cela, par le procédé usité dans mon pays, à l'égard des jambons. – Ça ne suffirait pas : on veut des ciels tournés au vert, des arbres tournés au noir ; on exige du *craquelé* qui fasse rebrousser l'épingle.

– Alors, on te fera mettre tout cela au four. Un chimiste de mes amis verdira mes ciels et brunira les premiers plans. Ça deviendra craquelé, bistré, bitumé et *culoté*..., ce qui me fait songer que tu ne l'es encore qu'à demi. Adieu donc, vénérable Picardeau ! reviens dans la quinzaine, et plus matin. Conclusion : Va te promener, et bonsoir !

Le vieillard à la teignasse ébouriffée finit par se rendre, remit lentement ses trois boutons et referma la porte. Il était temps : la prétendue marquise, une petite dame d'un âge déjà mûr, était sur le palier.

VIII. – Chapitre des renseignements.

A la troisième séance, le portrait de l'iconophile commençait à prendre une certaine tournure. Il en fut de même de la conversation relative à la belle Rosalie. Pierre avait résolu ce jour-là d'avancer plus rapidement, et ses questions devinrent si pressantes, que la curiosité d'Albert fut vivement excitée.

– Il paraîtrait, mon honorable client, dit le peintre, que l'original de mon n° 307 a fait sur votre cœur une forte impression. En seriez-vous vraiment amoureux ? – Peut-être. – Diable ! alors tant pis.

– Tant pis ! pourquoi ? Elle n'est, m'avez-vous dit, ni mariée, ni veuve, ni baronne, ni riche... Il est vrai qu'aussi vous m'avez parlé d'un certain cavalier, qui sans doute aspire à..., si ce n'est déjà obtenu.

– Je dois être franc en semblable circonstance. Rosalie Querrières est le nom d’une aimable, d’une *trop* aimable jeune femme, qui, avouons-le sans périphrase, a été quasi-mariée et quasi-baronne. Elle est aujourd’hui quasi-veuve, vu l’absence trop prolongée d’un certain baron véritable ; et, à l’heure qu’il est, la jeune veuve, dans le sens que j’ai dit, songerait à se remarier, toujours de la même manière.

A cette confidence inattendue, Pierre leva les yeux vers le plafond, étouffant un gros soupir. Ainsi cette dame... ou plutôt cette demoiselle, n’est pas d’une famille trop...

– Non, sa famille n’est pas des plus distinguées, s’il est vrai, comme je l’ai ouï dire, que Jean Picardeau, vous savez..., le vieux pochard d’hier, est en quelque sorte son oncle, du côté paternel.

– Grand Dieu ! fit Pierre, en reculant de trois pas sur les roulettes de son fauteuil.

– Quant à Rosalie, reprit Albert, c’est, après tout, une très-bonne créature, qui, pour encourager les arts et aussi par amour-propre, veut bien quelquefois prêter aux artistes ses traits pleins de distinction et dignes d’une condition plus élevée.

– Comment ! cette femme, qui a l’incomparable avantage de ressembler à M^{lle} De la Baume Le Blanc... – Vous dites ?... – A la célèbre duchesse de La Vallière, si vous préférez. – Rosalie ressemblerait à cette duchesse ! Ah ! oui... je comprends, par la *chose* d’avoir été aimée d’un assez haut personnage.

– Pardon ; je veux dire que son visage est, traits pour traits, celui de l’illustre favorite, supposé que le portrait du Musée soit fidèle. – Comme si vous voyiez la jeune personne dans un miroir.

– Alors la conformité est frappante. Je... – Vous voudriez peut-être la voir en nature ? mais à quoi bon ? Pour lui plaire il faudrait être jeune, dépensier, et surtout bambocheur, *noceur*, si vous préférez ; c’est là une condition essentielle.

– Mais une idée me revient sans cesse. D’après ce que vous me disiez, serait-elle comme cette espèce d’oncle ignoble, un modèle de profession ? – Non pas ; Rosalie a une certaine retenue, et n’a jamais posé que jusqu’à la

naissance de l'estomac. Passé ça... c'est le secret de trois ou quatre heureux qui ont su captiver successivement ses bonnes grâces. Mais la mémoire me revient : vous l'avez rencontrée, sans la remarquer sans doute, la première fois que vous êtes venu chez moi. Elle en sortait, accompagnée d'une amie et d'un jeune cavalier, tous trois fort enjoués. C'est même elle qui vous a ouvert et qui vous a annoncé.

– C'est elle qui m'a annoncé ? – Oui ; elle vous a même pris pour un bedeau qui venait réclamer le pain bénit.

– Est-il possible ! C'est là l'effet que j'ai produit sur elle ? Mais... si quelqu'un lui offrait une position, un mariage, là... sérieux ? – Elle refuserait peut-être, car elle semble préférer à tout son indépendance. Ce qu'elle aime avec passion, c'est une vie agitée, le bruit, la lumière, la toilette, les bals du dimanche, les parties d'Ane et autres divertissements champêtres.

– C'est donc décidément une fille perdue ? – Non. Elle s'occupe pendant une partie de la semaine, dans les modes, je crois ; elle gagne même assez pour avoir une certaine aisance ; mais les jours de fête, c'est un dragon pour la pétulance ; elle porte même au jardin Mabil le sobriquet de l'*Amazone*. En somme, c'est une fille rieuse, insouciant et amie des danses un peu décolletées. On peut même assurer qu'elle est plus passionnée pour les plaisirs de ce genre que pour l'amant bon viveur, qui peut les lui procurer et les partager avec elle. Elle a, je le répète, de la retenue, en ce sens qu'elle reste consciencieusement fidèle à celui qu'elle a accepté, jusqu'à ce qu'il y ait rupture bien décidée. Jamais elle ne le remplacerait avant de l'avoir averti franchement. Comme ce lien est volontaire et dissoluble, elle n'a pas recours à la trahison. J'ignore, par exemple, si, à l'égard d'un mari, elle agirait avec la même loyauté ; car, souvent, de la contrainte naît l'hypocrisie.

– Mais comment l'avez-vous connue ? Est-ce que vous-même ?... – Jamais. Ne croyez pas que sa conquête soit si facile. Malgré la familiarité de sa conversation, elle ne se donne pas à la légère, surtout si elle n'est pas en état de *veuvage* bien réglé. Elle habitait cette rue ; l'an dernier, le baron***, qui alors... est venu me trouver avec elle. J'ai exécuté les deux

portraits en miniature. Plus tard Rosalie me présenta plusieurs de ses amies, qui m'en amenèrent d'autres, si bien qu'aujourd'hui c'est ici une procession de *Lorettes*, pour la plupart moins sauvages que Rosalie. Auprès d'elle, je l'avoue sans amour-propre, j'ai échoué. Mais vous, qui proposez du solide, peut-être serez-vous plus heureux.

Pierre, à ce récit, renouvela son soupir. – C'est dommage ; c'est bien dommage !

– Comment, vous en tenez à ce point ? Après tout, vous êtes libre ; mais si vous connaissiez tous les avantages du célibat ! – Je ne les connais que depuis trop longtemps, puisque j'approche de la cinquantaine.

– Raison de plus pour rester comme vous êtes. Ah ! à propos de la cinquantaine... combien d'années faut-il dissimuler sur votre portrait, tout en gardant une parfaite ressemblance ?

– Comme vous l'entendrez, dit Pierre, qui s'attendait peu à cette question, et songeait toujours au n^o 507. – Alors nous rabattons six ans ; c'est permis, c'est l'usage ; pour une dame, on rabattrait la douzaine.

– Une chose, reprit l'iconophile, me rajeunirait mieux que le talent de vos pinceaux. Si je pouvais posséder une épouse gracieuse et sage... du moins quand elle serait à moi... – Encore ?

– J'aurais été désespéré d'apprendre qu'elle fût riche et baronne ; mais, hélas ! c'est par trop au-dessous. Si cependant un honnête homme, dans l'aisance et encore assez vert, lui offrait un parti ?... Après tout, je ne dois compte à personne de mes actions ; et tenez ! malgré toutes vos confidences... Croyez-vous qu'à son âge (votre tableau, d'après votre système, annoncerait qu'elle approche de la trentaine) elle fût susceptible de changer de conduite, et de voir le bonheur dans le ménage ?

– Je vous plains, mon cher client, dit Albert en lui prenant la main, d'avoir une idée aussi... arrêtée. Cependant si vous tenez à tenter de la réaliser, j'essayerai de vous aider, tout en vous répétant : restez garçon. (Ah ! si mes collègues en peinture me voyaient poser en entremetteur matrimonial !) En vérité, mes intérêts sont engagés dans l'affaire ; car enfin, si ce mariage aboutissait, le tableau qui vous a séduit, et qui m'appartient, toile et bordure, vous reviendrait de droit. Vous ne consentiriez pas à ce

qu'un étranger possédât le portrait de M^{me} Godet ? – Certainement. En ce cas, le portrait valût-il vingt-cinq louis ?.. – Il en vaut le double, au plus juste.

– Eh bieu ! passe pour le gros billet. En tout cas, et quelle que soit l'issue de la chose, je consens à le prendre. Peut-être cet hommage rendu à sa beauté la disposera-t-elle en ma faveur. Mais... pardon, si j'en reviens toujours au même point : Qu'est-ce que ce jeune homme si jovial qui l'accompagnait quand elle se rendait à votre atelier ? – Mettons les choses au pis : supposons que ce soit un amant heureux.

– Diable ! diable !... – Après tout, ce n'est pas un homme d'humeur fixe ou jalouse ; il abandonnera peut-être sans soucis, sans arrière-pensée, ses droits irréguliers, devant un adorateur qui prononcerait le mot *matrimonium*. Je crois M. Adrien trop excellent garçon, pour ne pas sacrifier son intérêt personnel à l'avantage positif que vous proposez.

– Mais... ils s'adorent, sans doute, et se trouvent très-bien ainsi. Hélas ! n'y pensons plus : ce serait folie. – N'y pensons plus ; oui. C'est, je crois, bien penser. Une femme, voyez-vous, habituée à un train de vie, non pas dévergondée, mais très-indépendante, ne pourrait jamais se façonner à la monotonie de la vie domestique, rester enfermée entre quatre murailles tout le jour, et peut-être encore le soir, sans distractions, au milieu des recueils d'estampes dont vous me parliez l'autre jour.

– Sans distractions n'est pas le mot ; d'abord elle sortira l'après-midi avec moi, nous irons dîner au *Rocher de Cancale* de la rue de la Vieille-Comédie ; et souvent, le soir, je l'emmènerai dans les salles de vente : j'y ai vu quelquefois des femmes qui paraissaient y prendre du plaisir,

– Fameuse distraction ! Mais il faut à Rosalie : l'hiver, les théâtres, les soupers au champagne, les bals masqués ; l'été, les repas champêtres, les parties équestres de Montmorency, l'Hippodrome, Mabilly, le Château-Rouge, la fête des Loges, etc... Donc vous aviez bien dit : n'y pensons plus. Pour l'honneur que vous me faites de m'acheter mon n^o 307, je vous dois au moins la franchise la plus absolue. Je vous ai tout dit ; vous possédez la biographie complète de la baronne Rosalie de Querrières, surnommée : *la Pompadour* par les uns ; par les autres : *l'Amazone*.

– Cette franchise me touche, dit Pierre en serrant la main de l’artiste avec assez d’effusion pour culbuter sa palette. Je tiens vos renseignements pour exacts, et il n’est qu’une seule chose que je ne connaisse pas encore : sa personne en réalité. – Tant mieux, morbleu ! puisque nous sommes convenus que le plus raisonnable est d’y renoncer.

– Savoir. Si vous pouviez me ménager une entrevue avec elle, je déciderais, une fois pour toutes, la question avec connaissance de cause. Je l’interrogerais moi-même, *adroitement*, et je jugerais d’après ses réponses... – Vous ne jugeriez de rien. Le joli minois féminin agirait seul, et votre raison resterait inactive. Du moins les grands philosophes assurent que la chose tourne toujours ainsi. Il en est temps encore, contentez-vous de la peinture.

– Je suis sûr de moi.

Tous ces propos ne firent que monter de plus en plus la tête de Pierre. Il invita le peintre à dîner chez Véfour. Le dîner fut accepté, et, au dessert, il fut convenu que dès le lendemain, s’il était possible, une première entrevue aurait lieu dans l’atelier de la rue Neuve-S. Georges.

IX – *Alea jacta est !*

L’artiste n’ayant pu emprunter à Minerve toute sa puissance pour détourner l’iconophile de son dangereux projet, envoya, le soir même, à l’adresse de Rosalie un billet conçu à peu près en ces termes : « Noble baronne, la perle de Mabilles, l’astre du Château-Rouge, etc., etc., vous êtes invitée à une séance *solennelle* qui doit avoir lieu chez moi, demain, à midi. Vous qui n’aimez pas trop le sérieux, préparez-vous à garder les convenances. Il s’agit d’entendre et d’agréer, si cela vous plaît, les propositions honnêtes d’un homme entre deux âges, qui vous développera lui-même toutes les bonnes raisons qu’il croit avoir pour vous accorder *son cœur et sa main*. L’homme au pain bénit est pour quelque chose en tout cela. Soyez chez moi une heure d’avance ; je vous expliquerai en détail tout ce mystère, et si vous vous sentez le courage de renoncer aux illusions des milords et des princes russes, vous avez chance de vous appeler quelque

chose comme *madame Godet*. Adieu, aimable rieuse. Je vous souhaite... tout ce que vous pouvez souhaiter.

« P.S. – Si vous tenez à plaire à l’homme en question, n’oubliez pas de vous coiffer comme à l’époque où vous posiez si gracieusement pour mon n° 307. »

La belle Rosalie fut singulièrement intriguée à cette lecture. Si l’on eût été en carnaval ou au premier avril, elle eût redouté le risque de mordre à quelque perfide hameçon. Sa curiosité fut si vivement surexcitée par le ton énigmatique de ce billet, qu’avant dix heures, accompagnée de deux amies intimes, elle sonnait à la mansarde du peintre.

Elle le trouva en tête-à-tête avec un débris de cervelas à l’ail et une tranche de fromage de Hollande, qu’il était en train de délayer avec une bouteille de vin peu généreux. Tout ce confortable avait été apporté par un jeune rapin qui remplissait, tant bien que mal, le matin, l’office d’une femme de ménage.

Les formules banales de politesse furent oubliées de part et d’autre, et remplacées par des éclats de rire inextinguibles. Quand, enfin, il fut permis à quelqu’un de parler, la conversation commença. Ce fut Rosalie qui la première eut assez d’empire sur elle-même pour résister à ce fou rire, et c’était assez juste, car on lui avait recommandé de se préparer au sérieux.

– Comment, maître Albert, un gros réjouï numéro 1 comme vous, se mêle d’opérer des mariages ? En vérité, si vous m’eussiez écrit que votre pourvoyeur de cervelas (car ça sent diablement ce que je dis là !) allait épouser votre mannequin, je ne serais pas tombé de plus haut. Vrai ? vous voulez unir la perle de Mabilles avec la longue redingote de l’autre jour ? Ah ! ah ! ah ! Dieu vous bénisse, monsieur le baron de Crac !

Et les ricanements de recommencer de plus belle, au point que le voisin du dessous, un vieil huissier, un *ours blanc*, comme disait le peintre, frappa le plancher de trois coups de manche à balais, ce qui redoubla l’hilarité générale, au-dessus de laquelle domina la poésie de feu Désaugiers. – Silence ! silence ! silence »

– V’là le premier act’ qui c’mence, – On m’dit de met mon chapeau bas, – Je l’mets par terre, i’ n’tomb’ra pas !

Oui, dit à son tour Albert, d'une voix un peu empâtée (car il achevait sa charcuterie), oui, fichtre ! j'ai reçu les confidences de l'homme à la longue redingote, et, en échange, je lui ai donné sur la baronne du Musée tous les renseignements désirables. – Vrai ? dit la jolie blonde, le grison en tient pour moi, pour le bon motif ? Mais quels renseignements lui a fournis maître Albert ? Il a sans doute exagéré mes vertus et mes qualités naturelles ?

– C'est-à-dire que j'ai tout lâché ; il connaît jusqu'à l'oncle chose. J'ai déclaré les quatre ou cinq adorateurs successifs, et j'ai presque donné l'assurance que le dernier consentirait à recevoir son congé.

– Comme ça se trouve bien ! interrompit Julie, surnommée *Minette*. Il est décidé justement que c'est moi que M. Adrien préfère ? – Savoir, répliqua Rosalie... Comment ? maître Albert a tout déclaré ! Mais le grison s'est fort effarouché ?

– Pas trop : il y tient tout comme avant. Il assure posséder des recettes pour fixer l'inconstance du beau sexe. Quant à vos qualités physiques, je n'ai rien eu à lui dire ; dès longtemps elles avaient produit tout leur effet. – Il m'aura remarquée à Mabilles, ou... – Non, c'est au Musée. C'est mon numéro 307 qui a fait tout le mal.

– Tout le mal ? comme c'est honnête.. monsieur *machin* ! – Comment ? tous les romanciers ne disent-ils pas le *mal* d'amour, comme on dit le mal de mer ?

– A la bonne heure. Mais quelles sont les conditions de ce magot-là ? – Il vous les soumettra lui-même. Je lui ai franchement avoué toute, la vérité. Il est juste aussi que je vous éclaire sur le moyen infallible de lui plaire, dans le cas où vous tiendriez à devenir madame Godet.

– Madame *Godet* ? s'écria Palmyre, dite *Va-de-bon-cœur*. Fi ! je n'aimerais pas ce nom-là ; les autres me nommeraient, c'est sûr, la mère *God...* *ichon*, ou bien lady *God...* *dem*. – C'est vrai, dit Rosalie. Diable de nom, va !

– Eh bien, tout au contraire, dit Albert à son tour, ce nom me paraît heureux ; en latin il signifie quelque chose comme : ça fait plaisir.

Après tout, reprit Minette, s'il a de l'entrain naturel et pas mal d'écus, c't' homme.

– De l'entrain ? je n'affirmerais pas. Il a l'air un peu *burgrave*. Quant aux écus, il doit en avoir. Un homme qui se fait peindre en grand, à l'huile... – Ah bien ! par exemple ! interrompit Palmyre, si le père Godet n'aimait pas l'huile !

– Silence donc au paradis, fichtre ! En deux mots, madame la barône, j'ai visité son intérieur. Il m'a fait l'effet d'avoir un logement de six cents, et assez bien meublé, de faire des dîners à cinq francs, et de se permettre des omnibus, quelquefois des sylphides. J'ai ouï dire qu'en ajoutant un zéro au prix d'un loyer, on obtient (si le locataire paraît avoir de l'ordre) le chiffre de ses revenus. Il doit donc posséder environ six mille livres de rente. En définitive, il n'a besoin de rien faire pour vivre, quoiqu'il s'occupe beaucoup.

– Mais, reçoit-il ? – Sa maison est la réunion de la meilleure société de France et de Navarre... Mais entendons-nous : tous les personnages sont simplement des portraits gravés.

– Alors, interrompit Minette, c'est trois mille francs qui reviendront à Rosalie... – Quel partage ! ajouta Palmyre. Un galant homme peut bien se contenter d'un tiers de ses revenus. Madame Godet doit avoir là-dessus quatre mille balles à dépenser pour sa toilette. C'est quelque chose, mais ça ne vaut pas un milord pur-sang.

– C'est vrai, dit Minette, mais le titre de *madame*, par-dessus le marché ! J'ajouterai qu'en fait de mari on pourrait rencontrer mieux. N'est-ce pas là son portrait, monsieur Albert ?

– Oui, trait pour trait, sauf que ce n'est encore qu'une ébauche.

– Le nez est un peu long ; et puis... rien de velu au-dessous ? Un nez sans moustache, ça a l'air d'un je ne sais quoi. Rosalie, je te conseille d'exiger les moustaches et l'impériale, s'il y a de l'étoffe.

– Le front est assez bien, dit Palmyre ; mais la bouche... j'ai vu mieux que ça. Et puis, il a un teint de pain d'épice. Dis donc, Rosalie, est-ce qu'il vient du pays des Bédouins, ton prétendu ?

– Mais, répondit Albert, je vous répète qu’il n’est pas achevé. Il faut bien du bistre pour faire revenir les chairs. – Tiens ! tiens ! ah ça, il a donc les cheveux rouges ?

– Mais il faudra donc redire éternellement la même chose ; c’est encore le bistre de première couche. Aujourd’hui on prodigue le bistre partout, c’est une *ficelle* pour donner de la lumière, des tons chauds. La seconde couche aura une teinte plus prononcée. Les cheveux seront d’un noir brun, chiné de quelques touches de gris, ce qui annonce qu’on a passé la quarantaine.

– Allons, dit à son tour Rosalie, la plus intéressée, sans contredit, à l’examen du portrait, il me semble qu’il sera encore passable, et j’ai une certaine curiosité devoir l’original de près. Et puis, un mariage par-devant *mosieu le mdire*, ça doit être drôle. Il faut que je tâte de ça une fois dans ma vie.

– Ma chère, fit Palmyre, d’un ton qui laissait percer un peu d’envie, ma foi, je l’avoue, je ne *jalouse* pas le résultat de ton aventure. Malgré toutes ces couches de bistre, ce mari-là me paraît tirer un peu an sapajou.

Rosalie, piquée au vif, se préparait à riposter, quand on entendit le bruit d’un cabriolet qui s’arrêtait dans la rue. Albert, allongeant la tête en dehors d’une de ses lucarnes, reconnut son client. – Allons, voilà l’instant venu. Jecrois qu’il serait convenable que madame la *barône* restât seule. Je ne dis pas cela pour vous renvoyer, mes chers bichons, mais...

– Ah ça, dit vivement Palmyre, si l’autre allait se formaliser de trouver madame la barône absolument seule chez monsieur de Crac ? – Puisque c’est convenu ; et d’ailleurs il n’est pas susceptible sur cet article. – C’est heureux pour lui. Ce sera tout de même un homme assez commode.

– Entendons-nous, répliqua le peintre ; il paraît accepter le passé, mais pour l’avenir... dame ! ça le regarde.

Les deux jeunes filles amenées à titre de supplément sentirent qu’elles étaient de trop, et consentirent à se retirer. Elles rencontrèrent au deuxième étage le prétendu en question, mais pourvu cette fois d’un bel habit noir et d’un gilet à ramages. Comme elles descendaient l’escalier quatre à quatre, en s’entre-poussant et riant aux éclats, elles faillirent le renverser ;

sa canne seule fut victime du choc, et retomba au bas de l'escalier, où elle rasa de près le béguin de la mère Pipelet de l'endroit. Minette, qui avait causé le malheur, alla vivement ramasser le précieux jonc, et le remit à Pierre avec un jeu de prunelle qui eût été meurtrier pour tout autre qu'un philosophe résolument épris d'un seul objet.

Le retard occasionné par cet incident intriguait Rosalie, qui, dans son impatience, regardait toujours vers le bas de l'escalier. Tout à coup Pierre Godet se présenta devant elle.

– C'est vous, je crois, monsieur, qu'on attend, dit-elle en faisant une sorte de soubresaut involontaire.

– Comment, c'est mad... Il s'arrêta tout à coup en proie à une grande émotion ; car il avait parfaitement reconnu l'original du n° 307. C'était bien la belle duchesse, objet de sa vénération, sauf le costume et la localité qui ne rappelait guère le grand escalier de Versailles en 1670.

– Donnez-vous la peine d'entrer la première, madame. Pendant qu'il prononçait cette phrase d'un ton solennel, Rosalie, qui avait repris tout son aplomb, le fascina d'un de ses regards habitués au triomphe.

Je serai bref et discret sur l'entretien qui eut lieu entre les deux intéressés, en présence d'Albert riant sous cape du rôle singulier qu'il jouait pour la première fois de sa vie. Je me bornerai à dire que l'aimable Rosalie, habile comédienne selon l'occasion, comme savent l'être toutes les filles d'Ève, prit un air si réservé, si raisonnable, si repentant au sujet de ses peccadilles passées, que Pierre, charmé, subjugué, crut avoir rencontré à la fois la plus fidèle Sosie de La Vallière et la ménagère la plus accomplie.

Cette première entrevue fut suivie d'une seconde. La troisième, qui eut lieu au domicile de Pierre, décida du dénouement. On se jura, d'une part, de tout oublier, de l'autre, de faire tout oublier. On se serra les mains ; on s'embrassa, et le mariage fut décidé. On pressa les formalités ; un apport de 30,000 francs fut reconnu à Rosalie, etc., etc. La noce eut lieu au Pavillon-Henri IV, à Saint-Germain ; Albert y brilla par ses bons mots ; et, heureusement pour la majesté de toutes ces cérémonies successives, l'oncle Picardeau était parti en Belgique, où il accompagnait un amateur de tableaux.

Ce vieux fou de Pierre Godet, plus béat qu'un schah de Perse, installa sa femme au milieu de tous ses cartons, et s'empara avidement de ce premier quartier toujours si doux de la lune de miel. Rosalie, tout étonnée, se sentait fière de sa nouvelle condition, qui lui assurait une dot et la perspective de s'appeler un jour *M^{me} veuve Godet*.

En même temps que sa *chère petite femme*, l'iconophile reçut en son logis de philosophe, son propre portrait à l'huile et au bistre, et le fameux n° 307, cause première de cette immense révolution opérée dans son existence.

X. – Un ménage mal assorti. – Giovanne.

C'était un singulier ménage que celui fondé par l'entremise du citoyen Krakner. Il se composait en effet d'éléments peu compatibles. D'un côté, une inclination basée sur la physionomie d'un visage féminin ; de l'autre, l'unique ambition d'avoir droit au titre de madame. C'était une union fortuite, dépourvue du lien moral d'une affection et d'une estime réciproques, qui constitue le véritable bonheur du mariage. Il n'y eut en réalité de lune de miel que pour le mari. Aussi, le mois à peine écoulé, s'était-elle réduite à un croissant presque imperceptible, avec les cornes tournées en haut, présage de grandes calamités.

Rosalie s'ennuya bientôt de vivre en un quartier isolé, parmi des paperasses qui ne l'intéressaient sous aucun rapport. Elle ne concevait pas, elle qui aimait à vivre toute au présent, qu'on pût s'occuper sans cesse de gens enterrés depuis deux ou trois siècles. Les soins peu compliqués du ménage ne pouvaient la distraire de l'ennui. Passé onze heures, une fois le chocolat pris, le citoyen Godet allait à la poursuite de ses estampes, et l'épouse, réduite à la solitude, ne savait plus que faire. Elle n'avait pas la ressource du piano ; quant aux travaux à l'aiguille, elle en avait *par dessus la tête*. Elle avait accepté la condition de rompre avec ses folles amies, et déjà elle commençait à envier leur sort. Son goût pour la coquetterie ne pouvant plus aboutir à rien, puisque son mari abhorrait les promenades fréquentées, ne recevait et ne rendait aucune visite, elle y avait renoncé.

Le désœuvrement le plus lourd vint bientôt étioLER son teint si diaphane, et amortir cette expression de franche gaieté, qui donnait à sa physionomie presque toute sa grâce. On se bouda, on bâilla en se regardant, on regretta le passé de part et d'autre. En deux mots, les tendres épithètes de *Loup-loup*, *Bibi*, et autres tout aussi charmantes malgré leur banalité, avaient cessé d'avoir cours. Pour rétablir ce niais Mais bienheureux langage de tourtereaux, il eût fallu avoir recours à de grandes distractions goûtées en commun, par exemple à une excursion en Suisse.

Un soir, par hasard, Pierre eut l'idée de mener sa femme au théâtre. Il lui fit essuyer, à l'Odéon, une pièce fort bêtement comique, et il en revint tout pensif..., à cause des agaceries dont sa chère moitié avait été le but, de la part des étudiants. Le pis, c'est que, par un reste d'habitude, Rosalie avait presque répondu à ces œillades ardentes.

Les plaisirs du théâtre furent donc déclarés abolis. Mme Godet n'eut désormais d'autre diversion à cette vie monotone, que le trajet, de la maison au restaurant de la rue de la Vieille-Comédie, que Pierre continua de fréquenter, parce qu'on y voyait peu d'étudiants. Pour dissiper l'ennui qui l'obsédait pendant le jour, Rosalie en fut réduite à échanger par les fenêtres quelques phrases avec des voisines, mais bientôt des voisins se mêlèrent à cette conversation à distance. Pierre trouva cela *mauvais genre* et sermonna, ce qui jeta de l'huile sur le feu.

Sa légitime finit par éprouver une sorte de répulsion à la vue d'un homme si *mal ficelé* (comme elle disait aux voisines), et acharné sans relâche à rogner, dépecer, blanchir et contrecoller de vieilles images. Bientôt elle adopta, à son égard, un système arrêté de malicieuses taquineries. Pierre y fut d'autant plus sensible, qu'il avait les nerfs surexcités par l'exercice de ses droits d'époux.

Un matin, elle eut l'audace ou l'étourderie d'employer en qualité de papillottes une note relative à je ne sais plus quel ancien graveur allemand, d'un nom des plus barbares.

Après deux heures de recherches patientes et inutiles, l'iconophile aperçut sa précieuse note sur la tête de sa femme, Ce fut un sujet de discussion qui dura trois heures. Rosalie ne voulut jamais déranger un

tirebouchon pour si peu, et s'engagea seulement à rendre à l'heure du dîner le fragment de papier. Mais, soit oubli de son *serment*, soit mauvaise intention, elle le jeta au feu.

Il s'ensuivit un dos-à-dos, un orage qui dura trois jours. A cette occasion, les mots acerbes, ces mots qui désunissent les amants, ne furent pas épargnés. Une citation : – Peut-on être *sotte* à ce point ! avait dit Pierre. A quoi il fut répondu : – Décidément tu m'em..., mot tout à fait indigne du véritable La Vallière, et qui jeta dans l'âme de l'iconophile le premier germe du désenchantement.

Pour tuer le temps, M^{me} Godet entreprit enfin mille sortes de petits travaux de patience, tels que broderies au métier et au crochet, fleurs en papier, etc. ; mais son activité n'étant pas, comme au temps où elle travaillait pour vivre, soutenue par la perspective d'un bal ou d'une partie champêtre, elle eut bientôt de tout cela *plein le dos*, comme elle disait.

Survint une idée fixe : elle voulut établir un bosquet fleuri sur le balcon de sa fenêtre. Elle se procura des caisses et des plantes grimpantes ; mais toute cette végétation ne poussait pas assez vite, et puis l'on arrosait les voisins de l'étage inférieur ; de là des désagréments. Un jour un agent de police s'en mêla. On finit par rétablir la fenêtre en son premier état.

Alors il fut question d'une volière : objection d'autre part et discussion. Pierre finit par capituler. On acheta des serins, des chardonnerets, des tarins et des bouvreuils. Tout cela s'entendait fort mal, chantait, se battait, projetait dans un vaste rayon mille ordures. C'était un ménage à faire au milieu d'un ménage. La volière parut insipide ; on en dispersa les habitants, et un nouveau caprice fut à l'ordre du jour.

Le besoin de posséder un bel angora se fit vivement sentir. Cette fois l'altercation fut très-orageuse. Mal pour mal, Pierre eût préféré un griffon, car il était loin de partager la passion de Richelieu : il connaissait l'espèce féline ; déjà il en avait usé, il y avait longtemps, à la suite d'une découverte inquiétante : il avait trouvé, un certain matin, dans son cabinet, trois boulettes noires, qu'il jugea être l'œuvre de la gent souriquoise. Le remède fut pire que le mal. Le matou griffait ou arrosait, dans ses jours de folle humeur, toutes les estampes qu'il pouvait atteindre. Donc, un chat devait

être opiniâtrement refusé. Cependant il fallut céder, avec la condition atténuante que ce serait une chatte. Restait une question de couleur : on choisit une espèce d'un beau gris-perle, touffue et toujours fredonnante ; on la nomma *Mitis*.

Mitis avait au fond un charmant caractère ; elle était propre et soigneuse pour sa personne, mais fort peu à l'égard des papiers qu'on laissait traîner. Elle ne devait jamais être admise dans l'atelier aux estampes. Un matin, néanmoins, elle s'y glissa, on ne sait comme, et y fit du dégât. 1^o Elle imprima son paraphe sur deux portraits rares ; 2^o elle versa la soucoupe à l'encre de Chine sur un Claude-le-Lorrain, qui fut perdu sans remède.

L'iconophile ne parlait de rien moins que de jeter Mitis du haut d'un cinquième étage. Rosalie prit si chaudement le parti du coupable, qu'elle alla jusqu'à menacer d'un... *soufflet* !

Pierre endurait ainsi mille petites misères, dans l'espoir de retrouver encore, de temps à autre, quelque rayon de cette lune de miel à jamais éclipsée. Convenons-en, il y avait aussi de sa faute ; il ne faisait pas le moindre sacrifice de ses jouissances égoïstes. Albert, pourtant, lui avait donné, sur ce point, d'excellents conseils.

Un soir, Mitis ne se trouva plus au logis : le logis devint un enfer. Avait-elle fui avec une connaissance, renoncé à sa nouvelle condition, ou été réduite du rôle de civet, chez un traiteur de la rue de la Harpe ?

Toutes les suppositions furent faites. Aux yeux de Rosalie, M. Godet était un traître, un félicide. Elle l'accusa hautement d'avoir étranglé ou empoisonné secrètement la seule compagnie de sa femme. Cette idée devint fixe, et elle résolut dès lors, par vengeance, de se donner une compagnie plus agréable.

L'iconophile tenait à se laver d'une aussi grave accusation. Mais pour regagner la confiance de sa chère Lilie, il lui fallut passer par des conditions très-onéreuses. Il fut convenu d'abord que chaque soir, après le dîner, il y aurait promenade au Jardin-des-Plantes ou du Luxembourg ; ensuite que, deux fois par mois, *au minimum*, on conduirait madame à Mabille, au Château-Rouge ou à la Grande-Chaumière.

Ces deux clauses contrariaient passablement – l'inquiétude jalouse du mari, vu son antipathie pour les étudiants et les habitués des bals publics ; mais impatient de gagner son repos, il signa le traité, se flattant de prévenir, par sa prudence, toute conséquence fâcheuse.

Rosalie eut à peine fait trois jours de suite son apparition sous les arbres de l'avenue de l'Observatoire, qu'une foule d'étudiants, qui en droit, qui en médecine, qui en rien du tout, avaient remarqué sa présence. Les plus enthousiastes se bornaient à passer et à repasser près de la jolie blonde, vantant à mi-voix la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux. La mine renfrognée d'un mari (ou d'un père ?) ne leur permettait pas décemment de hasarder plus qu'un regard oblique, accompagné d'un soupir étouffé ; mais un aspirant d'un caractère plus résolu se mêla de la partie et voulut aborder le positif.

C'était un grand et beau brun, ma foi ! toujours bien mis et bien cambré ; il était étudiant de nom, mais, par le fait, coureur d'estaminets et de guilledous, dandy de second ordre, comme on en voit dans le quartier Latin. Blasé de ses faciles succès auprès d'actrices des petits théâtres, il brûlait de se lancer dans les conquêtes *bourgeoises*.

Quand il rencontrait ce couple, à son avis mal assorti, il observait plus encore le mari que la femme, et cela avec assez d'habileté pour échapper à ses regards, tout en attirant ceux de Rosalie, qui ne pouvait être insensible à tant de finesse déployée à son intention.

Giovanne Maleschi, né à Naples, d'une famille assez distinguée, avait dans le sang et le regard quelque chose de vésuvien. Envoyé à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne et du Collège de France, ce *lazzarone* d'une espèce élégante ne songeait qu'à jouir de la vie la plus splendide que puisse procurer une pension trimestrielle de soixante piastres, qu'il doublait quelquefois par des profits de jeu peu délicats.

Il eut bientôt combiné son plan d'attaque.

Un soir il suivit les deux époux jusqu'à leur domicile, puis attendit dans la rue. Il vit une fenêtre s'ouvrir au troisième étage ; à cette fenêtre apparut le buste de la belle Rosalie, qui ne sembla pas s'effaroucher de sa présence ; une véritable scène de Séville, moins la guitare.

Giovanne, voulant satisfaire plus amplement sa curiosité, aborda le cerbère du logis, qui justement était dans son jour de loquacité. – N'est-ce pas ici, au troisième sur la rue, que demeure avec sa fille, je crois, un professeur de grec ? (Il attribuait à Pierre cette qualité.) – Non. Le locataire du troisième est un M. Godet, marié depuis peu et sans enfants.

– Eh bien, oui. Il est professeur de grec à la Sorbonne ? – Pas du tout ; c'est un savant qui a chez lui plus d'estampes que n'en renferme tout Paris, et qui va tous les jours, pour en acquérir de nouvelles, parcourir, entre midi et deux heures, les quais Conti, Voltaire et Malaquais. Celle que vous prenez pour sa fille est sa légitime, une petite femme assez difficile à tenir.

Le Napolitain n'en demanda pas davantage. Dès le lendemain il alla flâner vers les parages indiqués, et tarda peu à apercevoir son homme. Il le vit fureter, malgré une bise assez forte, dans une trentaine de cartons exposés en plein air et entre-bâillés, puis entrer chez les marchands d'estampes en boutique échelonnés sur ces quais fréquentés par les amateurs d'objets d'art.

Il prit enfin le parti d'entrer lui-même dans la dernière boutique d'où l'autre venait de sortir, et demanda des gravures.

– Eu quel genre ? – Dans le genre de celles que recherche l'amateur si connu qui sort d'ici. – Ah ! vous faites concurrence au père Godet ? mais vous aurez de la peine ; il enlève tous les anciens portraits de personnages célèbres ; néanmoins, il en reste encore. Voici des *Thomas de Leu*, magnifiques d'épreuves.

Giovanne parut très-familiarisé avec le Thomas en question, et acheta, au prix de cinq francs, l'effigie d'un duc de Nevers, dont il n'avait jamais entendu parler. Tout en feuilletant le portefeuille d'un air connaisseur, il s'entretenait de M. Godet comme d'une connaissance. Il fut bientôt au courant de tous ses goûts iconophiliques.

Comme il saluait le marchand, celui-ci le pria de consulter le catalogue d'une vente après décès dont il était chargé, et qui devait avoir lieu le soir même, à la Salle des commissaires-priseurs.

Giovanne n'oublia pas de s'y rendre, comptant bien y rencontrer son rival, nom qu'il donnait, dans sa fatuité, à tous les maris dont il convoitait la

propriété. Il l'y rencontra en effet, mais (à sa grande surprise et à son extrême satisfaction) accompagné de madame, qui avait l'air le plus ennuyé du monde. Il devina qu'il y avait là une victime, et jura que tôt ou tard il la délivrerait du joug de son tyran.

C'était pour la dixième fois que Rosalie abordait cette salle de vente où, vu la saison, il faisait une chaleur et une odeur intolérables. L'apparition du jeune élégant parmi toutes ces figures, qui lui revenaient peu, lui fit l'effet d'une fleur au milieu des ronces. Elle se plaça derrière son mari (qui tenait à toucher la table en fer à cheval), avec le pressentiment que l'aimable dandy était venu là tout exprès pour rendre hommage à ses charmes.

Giovanne ne manqua pas de se placer à côté d'elle, et, dès que *l'autre* lui parut échauffé par le feu des enchères, il hasarda quelques mots en l'air qui furent accueillis avec une pantomime pleine d'aménité. Il y eut des regards d'échangés et même, tant le roman marchait vite entre ces deux âmes, promptes par habitude à se communiquer leurs sentiments, quelques légers contacts des genoux.

Pendant ce muet entretien, à peine perceptible pour qui que ce fût (excepté pour moi qui le raconte), Pierre éprouva un de ces transports de joie que les amateurs seuls peuvent apprécier. On venait de lui adjuger un lot mirifique. Il se mit à le dévorer pièce à pièce avec tant d'attention, qu'un baiser bruyant déposé sur la joue de sa femme ne l'eût pas même distrait de cette délicieuse contemplation. Il y avait liesse de part et d'autre, mais d'une nature bien différente.

Quand Pierre eut achevé de passer en revue, une à une, toutes les estampes de son lot, il se retourna du côté de Rosalie ; elle lui sembla moins contrariée que de coutume de la longueur de la vacation. Au même instant commença le second acte de cette comédie. Giovanne s'empara d'un siège vacant à côté de l'iconophile, qui le prit pour un amateur en retard, et le vit pousser quelques menus lots de portraits étalés sur la table, sans qu'il lui en restât aucun. L'air désappointé qu'affectait ce prétendu rival le fit malicieusement sourire.

Ce jeu eut un certain succès ; quelques paroles furent échangées entre les deux voisins. Giovanne se donna pour un collègue, et lui confia qu'il

possédait à Naples, où Pierre n'irait pas aux informations, une collection de portraits de toutes sortes, dont quelques milliers de l'école française.

Pierre fut si enchanté de la conversation du jeune iconophile, qu'il le jugea digne de voir ses recueils, et lui donna rendez-vous pour le surlendemain à quatre heures. C'est ce que demandait le perfide, et Rosalie qui entendit tout ce colloque eut peine à s'empêcher d'éclater. Elle trouva très-plaisante l'intrigue de cette petite comédie réelle, et sentit son cœur renaître à la folle gaieté. On s'entre-salua avec beaucoup de gracieuseté de part et d'autre, et le dénouement fut remis à quarante-huit heures.

XI. – Le bal du Château-Rouge.

Le lendemain de cette mémorable soirée était un jeudi. A son réveil, Rosalie voyant son mari de belle humeur, à cause de son acquisition de la veille, le somma, au nom d'un beau soleil de la fin d'août, d'exécuter une des principales clauses du traité. Il y avait ce jour-là fête extraordinaire au Château-Rouge. La grande affiche, de teinte carminée, qui l'annonçait, était placardée juste vis-à-vis de l'une des fenêtres. – Ma bonne Lilie, vois-tu, c'est qu'aujourd'hui la vente d'hier continue, et je manquerais des pièces fort importantes. Remettons ta partie à dimanche prochain. – Ce jour-là, monsieur, il y a encombrement et difficulté de trouver des voitures. Le jeudi, c'est beaucoup mieux composé.

– Bien ou mal composé, qu'importe ? quand une femme donne le bras à son mari. – Comment ? vous croyez que je vais me contenter de regarder la danse ? Je compte bien au contraire que vous me laisserez valser, polker et galoper tout à mon aise. Et vous-même, qui vous empêche d'en essayer ?

– A mon âge on ne fait plus de ces pirouettes-là, et le plus convenable serait de m'imiter. – Plus souvent que j'irai là pour ne pas *baller* ! D'ailleurs le jeudi, je le répète, c'est tous gens comme il faut.

– Oui... de jeunes étourdis, pour ne pas dire des effrontés. – Dieu ! que vous connaissez mal les plus charmants lieux de réunion ! – Parbleu ! je n'y mets jamais les pieds. – Eh bien ! alors ?...

– Mais je l’ai maintefois entendu dire. – Oui, par des vieux comme vous qui n’y avaient jamais été. – Des vieux comme moi ? *pristie* !... – Non, c’est pour rire ; allons-y, mon *chouchou*, et, si tu es bien sage...

– Mais comprenez donc, ma bonne, répondait Pierre en feuilletant un catalogue, ce soir même on vend les pièces les plus rares. Et il lisait à voix basse : « Le supplice de S. Laurent, par Marc Antoine, épreuve *aux deux fourches* ; la Tentation de S. Antoine, par Callot, avant les *dix rosaces* et avec le mot *Vot* dans l’inscription ; vingt-deux portraits de Michel Masson et autres, avant la lettre. » C’est impossible, madame, c’est impossible !

– Je me fiche pas mal de vos *supplices* et de vos *tentations*. Vous en êtes un pour moi, de supplice, et quant aux tentations, je n’en éprouve qu’une : celle d’aller danser sous les tilleuls. Voilà ! – Mais ma bonne chère *bibiche*... – Si vous me refusez, je me vengerai. – Mais ce n’est que reculé de trois jours. – Il faut que ce soit aujourd’hui même.

– Dieu ! quel démon !... Eh bien, voyons, ajouta le mari qui fléchissait, par l’espoir de rattraper sa lune de miel ; voyons, finissons-en, mais une autre fois... En ce cas, je vais charger un marchand de pousser pour moi les pièces que je désire. Ah ! cette soirée me coûtera bon ! J’aimerais beaucoup mieux y assister en personne. Pierre, désolé et indécis, finit par prendre sa canne et son chapeau, sortit tout en grommelant contre le despotisme conjugal, et alla donner sa commission.

Dès que quatre heures sonnèrent, Rosalie le pressa d’aller dîner, et lui donna à peine le temps de faire un bout de toilette. Pendant le dîner, il fut encore plus vivement harcelé, forcé d’avaler morceaux sur morceaux et de se passer de café. A la sortie du restaurant, on fit en vain signe d’arrêter à trois omnibus qui passèrent successivement ; tous trois étaient surmontés de l’inscription : COMPLET, la plus redoutable après celle de l’Enfer du Dante. Il fut impossible, d’autre part, de trouver une voiture de place.

Madame trépignait. Pierre, lui, n’était pas fâché de profiter de la circonstance. Nous irons à pied, se disait-il, en sorte qu’elle sera moins fringante. Mais il avait calculé d’après ses jambes : le contraire arriva. Rosalie, qui le traînait à la remorque, se présenta vers sept heures et demie à

l'entrée du Château-Rouge, plus animée, plus rose, plus disposée que jamais à se donner du mouvement.

La soirée était chaude et des plus belles, les illuminations déjà splendides. En entrant sous ces berceaux gais et tout lumineux, Rosalie sentit se dilater ses poumons, tandis que Pierre, étouffant dans son frac et s'essuyant le front, songeait aux *deux fourches* de Marc-Antoine et aux diableries de Callot.

Sa femme ne pouvait manquer de retrouver là « d'anciennes connaissances. Ce fut d'abord une, puis deux, puis dix. Tous ses adorateurs avaient eu vent de sa *triste destinée*. Ils comprirent pourtant qu'il y avait une sorte de bienséance à ne point paraître trop empressés, car la présence d'un *vrai* mari a toujours un je ne sais quoi qui impose. Mais ce respect hypocrite n'empêcha pas les invitations.

– Ma femme ne danse pas, disait Pierre à chaque *mirliflor* qui venait, tout en étirant ses gants ou relevant sa moustache, prononcer la phrase banale : madame accepte-t-elle ? etc. Sur quoi la dame révoltée répondait à Pierre : – Je ne danse pas ? Qui vous a dit cela, monsieur ? Tout au contraire : j'accepte de bon cœur.

Pierre, pour éviter le scandale, s'abstint de toute observation, mais il frémissait en lui-même ; de tant d'audace. Puis, comme contre-poids à sa mauvaise humeur maritale, s'offrait un autre genre de supplice : il se figurait la salle de vente, les superbes portraits adjugés à un rival heureux, son homme de confiance oubliant sa commission, ou la dépassant outre mesure pour le compte d'un amateur plus hardi.

Pendant que ces images l'obsédaient comme un cauchemar, la blonde Rosalie exécutait des évolutions, qui devenaient plus hasardées ou plus calmes, selon que le mouvement de la danse l'éloignait ou la rapprochait de son argus. Enfin, elle se livra au plaisir effréné d'un galop-monstre.

Un bruit de musique effroyable tira Pierre de ses rêveries, et le rappela à la réalité. Ce fut pour apercevoir sa compagne suspendue, à un mètre du sol, aux bras de deux aimables, jeunes et vigoureux sauteurs, aux yeux flamboyants comme ceux des démons tant désirés de feu Jacques Callot.

C'était à n'y plus tenir ; aussi, dès qu'il vit la citoyenne Godet retomber sur le sable, plus rieuse, plus vive, plus belle que jamais, il alla la ramasser au milieu de la mêlée, et la saisit violemment par un bras.

La sylphide, croyant avoir affaire à l'un de ses partenaires, se laissa entraîner et ne se reconnut qu'au moment de sortir. – Comment, c'était vous ? comment, monsieur, déjà ? – Oui, madame, c'est bien assez comme ça !

A mon avis, c'était mal raisonner. Cette pétulance, après tout, n'était au fond qu'un accès de joie assez innocente en elle-même. Le *tyran* emmena donc brusquement cette fille de l'air, au milieu des huées des gants jaunes désappointés. Un coupé se présenta, il y fourra sa moitié, lui après ; la machine partit, et, à dix heures, l'iconophile se retrouvait au milieu de ses paperasses.

Quand il rentra, on lui remit un billet au crayon ainsi conçu : « Monsieur, je n'ai pu assis-« ter à la vente, parce que mon épouse a été « prise de violentes coliques. J'ai chargé un con-« frère de votre commission, et j'espère qu'il « l'aura reçue à temps. »

– Oh ! mon Dieu, s'écria-t-il à cette lecture, je parie qu'il ne me reviendra pas une pièce de toute cette vacation, et que les morceaux les plus rares auront été adjugés pour rien !

Le lendemain de cette soirée maudite, il se leva morne et silencieux comme le spectre d'Hamlet, et ne daigna pas même regarder sa chère *Lilie*, qui, de son côté, avait encore sur le cœur le rapt inouï de la veille. Il n'y eut pas un mot d'échangé. Rosalie servit le chocolat à dix heures ; mais Pierre avait déjà mis son chapeau et sa redingote longue. Il ferma brusquement la porte et disparut. Rosalie déjeuna seule, en tête-à-tête avec des idées de vengeance, qu'elle devait avoir bientôt occasion de réaliser.

Le fatal pressentiment de l'iconophile ne mentait pas : on avait oublié sa commission. C'était à en perdre la tête ! Jamais, peut-être, aventure ne lui causa plus de tribulations et de regrets. Je n'en connais qu'une seule qui puisse faire le pendant.

Il revenait un jour de S.-Germain, par le chemin de fer. A la station d'Asnières, où le convoi s'arrêta, il se rencontra nez à nez avec un de ses

meilleurs amis, assis dans un wagon du train opposé. Poignées de mains et grandes civilités de part et d'autre.

– A propos ! fit l'interlocuteur, bonne nouvelle pour vous ! Hier, dans une vente *borgne*, on a adjugé une superbe épreuve de l'estampe de Léonard Gaultier, 1606, représentant Henri IV au milieu de sa famille. – Ah ! bon Dieu !... – C'est un marchand qui la possède, et chez qui je l'ai vue, il y a une heure. – Son nom ? son adresse ? s'écria vivement l'iconophile. – Attendez : j'ai pris, à votre intention, sa carte imprimée pour vous la porter, mais vous étiez absent. Puisque l'occasion se présente...

L'ami tira de son portefeuille la précieuse carte ; Pierre étendit le bras pour s'en emparer. Mais soudain un coup de sifflet retentit, et les deux convois s'envolèrent chacun de son côté. Deux jours après, il posséda le renseignement tant désiré ; mais il était trop tard : l'oiseau avait été déniché.

XII. – Suites de l'amitié de Giovanne.

Le Napolitain qui, le soir précédent, s'était rendu tout pimpant à l'hôtel des commissaires-priseurs, fut surpris de n'y pas voir revenir son rival, et d'autant plus contrarié qu'il avait, en cas qu'il amenât sa femme, fait provision pour elle des plus délicieuses formules de compliments.

Il finit par se dépitier, et, faute d'autre pasetemps, se mit à prendre quelque intérêt à la vente. C'était une sorte de jeu, et toutes les chances aléatoires étaient de son goût. De temps à autre il se retournait pour guetter l'apparition de son homme ; personne n'apparut. On adjugea à 2,000 francs le *Marc-Antoine*, et à près de 500 la belle épreuve de Callot.

Enfin, on mit sur table le lot des vingt-deux portraits, et Pierre ne venait pas. C'était un vrai désespoir. Giovanne, emporté par un beau mouvement d'impatience, chauffa l'enchère et parla le dernier. Le lot lui fut adjugé pour 45 francs. Il avait vu, dans sa vie, plus d'une circonstance où il lui eût été impossible de solder séance tenante un pareil compte ; heureusement il venait de toucher son trimestre : il était en fonds.

Le lendemain était lu jour du rendez-vous fixé par le mari. Il devait le visiter à quatre heures ; il y alla deux heures d'avance, dans l'espoir de *la*

trouver seule. Il n'oublia pas son rouleau de portraits. Cela, pensait-il, lui donnerait une contenance.

Cette avance sur l'heure devait, au besoin, trouver une excuse dans l'empressement d'un amateur qui brûle de colporter ses bonnes fortunes en iconophilie. Ce n'était guère pourtant cette sorte-là qu'il cultivait, le séducteur. Mais il s'y livrait, en attendant mieux.

Quand il fut devant la porte, il regarda aux fenêtres et vit l'aimable blonde qui, de son côté, avait l'air d'attendre cette visite avec une évidente satisfaction. En habile coureur d'aventures, il avait l'habitude, en pareil cas, d'éviter de parler au portier. Ayant donc aperçu le bonhomme qui balayait sa cour en dandinant et lui tournait le dos, il enfila prestement l'escalier et arriva droit au but.

La porte était entr'ouverte. Cette circonstance lui causa une sorte de secret déplaisir. Cette marche trop rapide vers le succès le choqua même à tel point, qu'il hésitait à entrer, comme eût fait un timide collégien, tant il est vrai qu'en tout les extrêmes se touchent. Enfin, il accepta l'aventure telle quelle et poussa bravement la porte.

Rosalie le reçut les yeux baissés, et lui annonça que son mari, étant dans un jour d'humeur, ne rentrerait peut-être pas à heure fixe. – En ce cas, madame, fit l'Italien, je reviendrai ; à moins que... – Ensuite, je dis cela... il peut revenir tout de même. Et elle lui offrit un siège.

Giovanne commença une conversation assez innocente, au sujet du n° 307. De l'éloge du portrait il passa naturellement à celui de l'original. Comme, de part et d'autre, on était fait à ce jeu, fondé sur des règles à peu près invariables, on en vint rapidement au chapitre des petites confidences.

Au bout de deux heures de pareils exercices, je ne sais si la conversation n'allait pas tourner au criminel, quand Rosalie fit un signe. – C'est lui. Je reconnais le double bruit de ses pas et de sa canne qu'il frappe sur le pavé. Quand il est dans ses moments de bile, c'est toujours ainsi qu'il s'annonce. Il est homme à vous recevoir très froidement, s'il savait que vous êtes venu d'avance, car il aime la ponctualité.

– Laissez-moi faire, dit Giovanne. Aussitôt il sortit et monta au sommet de l'escalier. Au moment où Pierre heurtait à sa porte d'un air mécontent,

un jeune homme timide descendait lentement les degrés supérieurs, et lui demandait avec une politesse exquise : – Monsieur Godet ? je vous prie.

– C’est moi-même. Que désirez-vous ? – Ah ! mille pardons, monsieur ; c’est vous, en effet, que je vis avant-hier à la vente, et vous m’aviez autorisé à venir à quatre heures... – Je vous remets maintenant. Plus heureux que moi, vous avez sans doute assisté à la seconde vacation ? – Précisément, je venais pour vous en parler. – Et le Callot ? et le lot de portraits, qui l’a acheté ? combien ? – Le lot des vingt-deux portraits, monsieur, c’est moi-même qui...

– Donnez-vous donc la peine d’entrer. Je vais dire à ma femme de nous laisser tranquilles. – Monsieur est marié ? – Mais, hélas ! certainement. Avez-vous oublié qu’avant-hier ?... – Ah ! mille pardons ! En effet, je me rappelle... monsieur donnait le bras à madame.

Le traître salua la dame du logis avec une politesse compassée. Rosalie joua un rôle identique et disparut dans sa chambre. La conversation reprit alors entre les deux amateurs.

– Vous avez, monsieur, dit le plus jeune, la réputation d’un connaisseur fort distingué. – Oh ! il y a longtemps aussi que j’ai commencé mes recueils, mais j’ai bien des lacunes à combler Et dire qu’hier soir j’ai eu la stupide idée de mener ma femme au Château-Rouge ! – Eh !... je craindrais, à votre place, de conduire là une si jeune dame. Ensuite, vous me direz : je suis sûr d’elle. Mais on trouve là, ai-je ouï dire, du moins, une société bien mêlée. – A qui le dites-vous ! et c’est pourtant pour voir ces saturnales, que j’ai laissé passer des pièces si intéressantes. Et combien a-t-on vendu tout cela ?

Giovanne, tout joyeux de son escapade de la veille, mit Pierre au courant des prix de vente. Comment, vous avez eu ce lot de magnifiques portraits pour quarante-cinq francs ? Et dire que j’avais donné commission à soixante-six ! toutes épreuves avant les remarques ! (Pardon, mais... il ne faut pas rouler les estampes si serré). Ah ! si j’avais été là, au lieu de charger un autre... j’étais sûr qu’il y aurait quelque anicroche et que ma commission serait manquée.

– Si monsieur témoigne tant de regrets, je serai forcé, en conscience, de lui céder mon bon marché. J’ai peut-être ces pièces en double dans ma collection à Naples. – Comment, vous seriez obligeant à ce point ? C’est bien rare, entre rivaux, une pareille condescendance !

Puis il se mit à dérouler et à examiner chaque portrait. Comme il les voyait avec calme, ils lui parurent moins précieux qu’à la salle de vente, –

Si monsieur préférerait ne m’en céder que la moitié ? Non que je veuille choisir les plus beaux, mais j’en prendrais onze que je n’ai pas ou qui sont d’un état inférieur.

Pierre s’attendait à des contradictions, à des explications sans fin ou à un refus net. Giovanne, au contraire, le mit tout à son aise. – Trop heureux, monsieur, de faire, au prix de ce petit service, la connaissance d’un amateur si distingué, et d’obtenir la permission de visiter de temps à autre tous ses trésors.

Plus l’iconophile examinait de près, plus il trouvait à retrancher et prenait goût à user de la bonhomie de sa nouvelle connaissance. – Si monsieur n’y voyait pas trop de désavantage, je ne prendrais que... le tiers. – Comment, mais à votre choix. Le tiers de vingt-deux, c’est... plus de sept. Mettons huit, et, comme vous me laissez les meilleures, je vous les cède pour douze francs.

Pierre fut ravi d’un pareil marché, et trouva le jeune collecteur si arrangeant qu’il lui serra la main avec une sorte de frénésie, se l’omettant bien de cultiver une si aimable connaissance. Sa mauvaise humeur de la veille était dissipée. Il lui remit les douze francs, accompagnés de mille actions de grâce, et prenant un air des plus engageants :

– Monsieur, je vais vous faire voir mes pièces capitales, et d’abord commençons par les sujets encadrés. Nous passerons devant ce grand cadre splendide : c’est le portrait de ma femme, une croûte qui n’a qu’un mérite, la ressemblance.

Inutile de répéter ici les longs détails qu’il donna à son prétendu collègue, tout en se laissant un peu trop entraîner au rôle de montreur de lanterne magique, comme il arrive à tous les collectionneurs en tout genre. Enfin vint le recueil de portraits ; on parcourut quelques cartons renfermant des

pièces introuvables ailleurs qu'ici. Puis on passa au carton des V, qui renfermait les portraits et autographes de la duchesse de La Vallière.

Giovanne, qui était au courant des goûts favoris de l'iconophile, porta aux nues la beauté des épreuves, la finesse du burin, etc., puis, l'hypocrite ajouta : – On ne peut voir une collection plus curieuse. Eh bien ! vous avouerez-vous ma... ma bêtise ? je collecterais plus volontiers les portraits de madame de Montespan. La Vallière ne m'a jamais plu ; il y a je ne sais quoi de fadasse dans sa physionomie qui ne me revient pas ; cela vient peut-être de ce que je n'aime pas les cheveux blonds.

– Chacun son goût, dit Pierre un peu piqué. Ma femme, qui pourtant... n'est pas mal, a quelque chose... Ne trouvez-vous pas qu'elle a quelque chose de la duchesse ?

Giovanne affecta d'être embarrassé d'une étourderie, balbutia une niaise excuse, puis ajouta d'un air de froide politesse parfaitement rendue : –

Oui... il y a quelque chose, mais en mieux... et puis il y a blond et blond... et d'ailleurs les graveurs de portraits d'alors... enfin, il est certain...

Tout choqué que fût Pierre de cette prétendue franchise, mêlée d'une feinte gaucherie, il s'applaudit au fond, en y réfléchissant, d'avoir pour nouvel ami un jeune homme qui montrait si peu de dispositions à remarquer sa *Lilie* de trop près. Ils se quittèrent donc dans les meilleurs termes, avec promesse de se revoir tous les vendredis à la même heure.

Ce serait faire injure à l'intelligence de ceux qui ont lu les pages précédentes, de prétendre leur dévoiler les suites de ces rendez-vous, combinés chaque fois, à peu de variations près, de la même manière. On a compris qu'une liaison coupable devait nécessairement s'être établie entre *l'ami* de Pierre et *l'ex-amazone* du bal Mabille.

Comme il arrive toujours, tous les voisins s'étaient aperçus de la chose, sans que le plus intéressé de la maison eût conçu le soupçon le plus minime. Pierre possédait un esprit d'observation, une sagacité peu commune, quand il s'agissait de discerner, sans loupe, les moindres détails qui révèlent une épreuve rarissime, mais jamais il n'aurait remarqué un des mille symptômes de son déshonneur. Il fallut une catastrophe pour lui dessiller les yeux.

Un matin, tout en remuant ses cartons, il observa chez Rosalie une activité insolite : c'étaient des allées continuelles d'une chambre à l'autre. Il n'en prit pas le moindre souci, et partit à midi juste, selon son habitude, pour faire une tournée du côté du quai Voltaire, avec retour par la rue du Carrousel et le Pont-Neuf.

A quatre heures précises, il sonne à sa porte ; mais la porte ne s'ouvre pas. Il agite plus fort la sonnette ; même silence ; il casse le cordon : rien. Evidemment il n'y avait personne à l'intérieur. Inquiet, il alla se renseigner à la loge du portier, Le père Voitou ne savait que dire ; mais la mère Voitou accourut, et remit à Pierre la clef de l'appartement et une lettre à son adresse. – Qui vous a chargé de cette commission ? – Madame. – Mais où est-elle ? – Je l'ignore : elle est partie en fiacre avec une malle.

L'iconophile pâlit. En proie à une vague anxiété, il remonta tristement ses trois étages, pressentant je ne sais quoi de sinistre. Il s'arrêtait à chaque marche pour se demander ce qui pouvait être arrivé. Il tenait un rouleau d'estampes, dont l'examen lui promettait de la joie pour toute la soirée ; le rouleau s'échappa de ses mains et tomba jusqu'au bas de l'escalier, sans qu'il s'en aperçût. Ce simple fait donnera une idée de la vive et douloureuse préoccupation qui l'agitait.

Quand il eut ouvert la porte de cette chambre, où il ne la retrouva plus, les larmes le suffoquèrent, car, malgré tous les soucis qu'elle lui causait, il l'aimait encore, au fond du cœur, autant que le premier jour. Quoique la chaleur fût presque intolérable, il sentit un froid singulier passer par tous ses membres, à l'idée que Rosalie avait fui de son domicile. Il tenait sa lettre, mais sans oser l'ouvrir. Quand il put enfin surmonter son tremblement, il lut ce qui suit :

« Monsieur Godet, c'était peu connaître mon caractère que de prétendre me mener comme une petite fille, et me réduire au simple rôle d'une servante à tout faire. C'eût été par trop serin de rester enfermée dans une cage étroite, quand il y a des chemins de fer en Europe. « Je pars pour l'étranger.

« Il n'y a jamais eu entre nous aucun point de sympathie ; vous n'aimiez aucun plaisir, hors un seul qui n'intéressait que vous, et qui était au-dessus

de ma portée. Tout ce qui arrive aujourd'hui, c'est par votre faute. Si vous n'étiez venu me tenter, m'offrir la perspective d'un bonheur que vous ne pouviez réaliser, ce n'est pas moi qui *eût* songé à troubler votre repos.

« Par respect pour vous, je ne porterai plus désormais votre nom. J'espère me consoler de cet exil nécessaire. Il y a un Prado à Vienne, un joyeux carnaval à Rome, un Wauxhall à Londres. Je compte retrouver ici ou là mon indépendance complète et les joyeux plaisirs de la valse. J'emporte avec moi mes effets de toilette. Ma garde-robe n'est pas *conséquente*, car, depuis le jour de notre union, vous n'y avez rien ajouté ; ce sera moins embarrassant : voilà l'avantage. Je n'ai rien détourné de ce qui est à vous. J'ai pris seulement les vingt-cinq louis que vous m'avez donnés pour mes *menus-plaisirs* ; l'heure de m'en servir est arrivée. Quant aux trente mille francs que vous m'avez spontanément reconnus sur notre contrat, je vous en tiens quitte. Ils ne m'appartiennent plus, puisque je romps le pacte qui m'en assurait la propriété.

« Si je n'ai jamais éprouvé d'amour pour votre personne, jamais non plus je ne vous ai voué un sentiment contraire. J'emporte avec moi beaucoup d'estime pour votre caractère ; je rends justice à votre bonté et à votre générosité à mon égard. Vous avez épousé une femme qui, de gaieté de cœur, s'était rendue indigne, par sa conduite passée, je l'avoue franchement, d'un aussi noble procédé ; et, si vous aviez su perdre un peu de votre gravité, j'aurais, de mon côté, fait tout mon possible pour vous demeurer fidèle.

« Le plus grand chagrin que j'éprouve, c'est que ma fuite ne vous afflige à l'excès ; je voudrais pouvoir faire qu'elle vous fit plaisir. Tâchez de perdre mon souvenir, de vous figurer que ce mariage n'est qu'un rêve. Si la mort n'était le renoncement aux plaisirs du bal, je consentirais à la subir, pour vous dégager, pour vous rendre à cet état de célibataire, le seul qui puisse s'accorder avec vos goûts. Pardonnez-moi cette résolution ; je n'avais pas prévu qu'il me serait à ce point impossible de me faire à cette vie calme et sédentaire qui est pour vous le bonheur. C'est ce maudit tableau qui est cause de tout. Si j'étais gouvernement, je supprimerais les *expositions*, puisqu'elles peuvent produire de pa« reils malheurs !

« *Post-scriptum*. – Ma pauvre chatte vous a bien importuné ; oubliez, à son sujet, mes injustes reproches. Si la malheureuse Mitis revenait, ne la maltraitez pas. Offrez-la à la bonne femme du quatrième, qui l’avait en admiration ; elle ne sera pas malheureuse chez elle. C’est la dernière grâce que je vous supplie de m’accorder. »

XIII. – En pareil cas, il faut de la philosophie.

Sans être désarmé par quelques traces de bons sentiments que contenait cette lettre, Pierre la froissa avec indignation, et la jeta au milieu de la chambre.

Tout à coup, un être animé s’élançant sur ce papier, le retourna en tous sens, avec force pirouettes des plus gracieuses. O surprise ! c’était la pauvre Mitis du *post-scriptum*, qui venait de rentrer au logis par une lucarne entrebâillée.

Pierre fit un premier mouvement pour chasser brutalement la bête aux joyeux bonds ; mais tout à coup un sentiment de pitié l’arrêta, et, passant à l’extrême opposé, il la prit doucement sur ses genoux, et la caressa, tout en versant des larmes. – Pauvre Mitis ! meilleure qu’elle, tu reviens, toi ; elle... peut-être jamais ! Tu es au moins fidèle à la maison. Je te garderai.

Mitis répondit par un miaulement qui semblait dire, où est-elle ? et, sautant à terre, se mit à chercher de tous côtés.

Cependant l’impatience avait repris son cours. Il arracha de sa riche bordure le funeste portrait de l’ingrate, brisa le châssis, lacéra la toile et brûla le tout dans sa cheminée.

Quant à la magnifique bordure de cent écus, par respect sans doute pour l’art du doreur, il n’y porta pas la main, mais il envoya chercher un marchand de bric-à-brac du voisinage, qui en offrit sans sourciller la somme de quinze francs. – C’est peu, dit Pierre, n’importe, le cadre est à vous. En retournant chez vous, veuillez dire au vieux mendiant, qui est là, au bout de la place, de venir et de m’attendre dans la cour.

C’était un bonhomme à qui Rosalie faisait quelquefois l’aumône. Pierre lui porta le produit de la bordure. – C’est, dit-il, de la part de la dame du

troisième, qui sera absente, peut-être... pour bien longtemps.

Le vieillard ébahi pesait ce trésor dans sa main calleuse, et croyait à quelque méprise. – Ces trois pièces sont pour vous. – Ce n'est point croyable, car aujourd'hui même, vers une heure, comme cette charitable dame montait en voilure, elle m'a remis précisément la même somme, en me disant : « C'est ma dernière aumône ». Tant que je vivrai, je bénirai sa mémoire et la vôtre.

– Et moi, dit Pierre en lui-même, après avoir pris congé du mendiant, moi, je la maudirai ! Mais, en dépit des pensées que lui suggérait le désespoir, il sentit qu'il l'aimait toujours. Le récit qu'il venait d'entendre dominait toute sa colère. Il se rappelait aussi malgré lui quelques phrases de la lettre... – Il y avait donc chez elle, se dit-il, un noble côté..., susceptible, si je l'avais su reconnaître plus tôt, d'établir entre nous un commencement de sympathie. En souvenir de sa bienfaisance, je retirerai ma malédiction, mais je ne la reverrai jamais.

Comme il ouvrait sa porte, il entendit à l'intérieur un roulement particulier, que le courant d'air activa. Les débris du portrait avaient mis le feu à la cheminée, qui vomissait au dehors des torrents d'une fumée noire et résineuse, dont l'odeur attira l'attention des voisins et occasionna un rassemblement dans la rue. La flamme, repoussée à l'intérieur, avait commencé à s'attacher à l'une de ses armoires de chêne. A cette vue, il oublia sur-le-champ tout son chagrin pour ne plus songer qu'au salut de sa chère collection ; il repoussa vivement la suie ardente, et appela à son aide ses voisins les plus proches.

Une heure après, toute cette émotion s'était calmée et l'iconophile se retrouvait seul.

Si j'ai rapporté cette suite de faits, c'est pour constater leur salutaire influence sur l'état moral de l'infortuné mari, qu'ils détournèrent peut-être de quelque acte de démence.

La nuit venue, il éprouva une mélancolie profonde et il pleura longtemps. Quand il se sentit le cœur moins serré, il fit des réflexions tardives sur le passé et sur les causes successives qui l'avaient conduit à ce résultat. Il reconnut avec lucidité l'état d'hallucination qui avait abouti à un mariage

trop réel. Sans admettre d'excuses à la trahison dont il souffrait, il ne laissa pas de trouver des reproches à se faire. Il avait fait passer, sans transitions, cette jeune femme, d'une vie dissipée et tumultueuse, à une existence froide et monotone. Il n'avait jamais songé à adopter une partie de ses goûts, à s'associer, dans une certaine limite, à ces parties de plaisirs bruyants qui, pour elle, constituaient le vrai bonheur.

Ces amères réflexions sur lui-même le maintenaient dans un état de pénible insomnie. Pour en sortir, il eut en vain recours à la lecture de ses ouvrages iconographiques ; il lisait, sans rien comprendre, obsédé qu'il était par des idées tristes et pleines de regrets. Ces livres ne parlent qu'à l'imagination ou l'intelligence ; en pareil moment, il en fallait un qui parlât au cœur.

Pierre avait un goût qu'engendre surtout l'habitude de vivre isolé ; il se plaisait à la lecture de ces livres pieux qui se lisent trop rarement hors du cloître, livres écrits dans l'inspiration de la solitude religieuse, qui placent au delà de la tombe les projets de paix et de bonheur, qui, poétisant la mort, la regardent comme la régénération de l'âme.

Quelques extraits choisis en ce genre, et trouvés dans les papiers de son oncle le chanoine, avaient dirigé son imagination vers ces pensées claustrales qui, bien exprimées, jettent un véritable baume sur les plaies du cœur. Il les retrouva et en relut quelques chapitres.

Cette lecture lui rendit le calme du cœur, et bientôt celui du cerveau. Il médita quelque temps sur ces pages d'une éloquente simplicité, et finit par trouver le sommeil.

Le lendemain, il se sentit assez remis de ses violentes émotions, assez philosophe, pour reporter son imagination sur ses recueils ; mais son premier souvenir, à ce sujet, fut peu agréable. Il se rappela avec inquiétude les estampes achetées la veille, et les chercha vainement dans tous les recoins.

L'idée de cette perte lui causa presque autant de peine, dans un autre genre, que l'évasion de sa femme. Heureusement, cette peine fut courte ; le père Voitou, le voyant au bas de l'escalier, alla chercher le précieux rouleau

et le lui remit. Il l'avait ramassé la veille, au moment où le feu de cheminée avait mis toute la maison en émoi.

– A mon tour, dit l'iconophile, je veux vous rendre content. Il le mena dans la chambre de Rosalie. Emportez, lui dit-il, et gardez tout ce qui est sur cette cheminée ; je ne veux plus rien voir de tout cela, puisque ma femme (ajouta-t-il avec un soupir) ne reparaitra plus ici.

– En voilà un malheur, et arrivé à un si brave homme ! Eh bien, je m'en doute, le grand élégant en paletot vert est pour quelque chose dans tout cela... vous savez... qui venait vous voir tous les jours, aujourd'hui excepté. – C'est-à-dire le dimanche et quelquefois le vendredi. – Non pas ; tous les jours vers deux heures. – Vers deux heures ? mais je n'y étais pas ? – Raison de plus. C'est lui qui aura donné de mauvais conseils à madame. Ma femme soupçonnait bien quelque chose, mais que faire en pareil cas ?

– Comment, ce serait ce misérable Italien ! Est-ce qu'il l'accompagnait quand elle monta en voiture ? – Non, mais une heure avant son départ, il était chez vous. C'est qu'il filait si vite, si vite, quand il venait, que je n'ai jamais pu lui crier : Il n'y a personne.

– L'infâme 1 l'hypocrite ! Je sais sa demeure, j'y vais courir, et si je retrouvais chez lui... Eh bien ! je l'y retrouverais, que j'aurais encore l'indulgence de tout lui pardonner. – Pardonner à l'homme au paletot vert ? – Mais non... à ma femme. – A la bonne heure, et encore ! Je disais aussi, l'autre... voyez-vous, quoiqu'il ne m'ait jamais dit un mot, je lui passerais mon manche à balai au travers du corps. Le serpent ! dire qu'il se glissait sans parler au concierge ! intrigant, va ! Mais je vous remercie dix mille fois, monsieur Godet, ajouta-t-il en emportant dans ses bras une petite pendule en palissandre, une paire de flambeaux de bronze, et deux vases de fleurs artificielles ; tout cela est pour moi ? c'est que je crains de faire une méprise.

– Oui, tout, je ne veux rien conserver qui me rappelle cette indigne. Mais au fond... elle n'est peut-être pas coupable... Je vous recommande d'en parler toujours avec respect. Je vais aller de suite au domicile du traître. Je la ramènerai, j'en suis sûr, par la persuasion. D'ailleurs, j'ai mes droits, et

tous les jours on voit les commissaires de police... ; et si elle n'est pas encore partie... Oh ! si seulement j'avais su cela hier !

– Ah dame ! répliqua le bonhomme, ma femme en avait envie, mais vous paraissiez si agité ! Et puis elle ne savait trop par où commencer. Ensuite est venu le feu de cheminée... Tout ça, voyez-vous, nous a causé une souler !... Ma pauvre Marguerite en est encore sur le flanc.

– Eh bien, il n'est peut-être pas trop tard. Je prends ma canne à épée ; c'est prohibé, tant pis, et... nous verrons.

Pierre descendit l'escalier côte à côte avec le père Voitou, à qui la joie secrète de posséder une garniture si cossue n'empêchait pas de répéter avec une fureur de complaisance : – Gredin, va ! brigand ! canaille !

L'infortuné Pierre ne ramena que sa canne et sa personne, plus triste que jamais. On lui apprit que, le matin même, Giovanna Maleschi était parti pour un long voyage. Il était évident qu'il allait rejoindre la fugitive. Cette nouvelle l'anéantit. Il rumina, dans l'espoir de recouvrer son bien, mille projets inutiles. Un seul, exécuté à temps, aurait eu chance de succès, c'était le télégraphe ; mais il était trop tard, et, à cette heure, les deux coupables avaient dû franchir une frontière quelconque.

Un mois s'était écoulé depuis cette catastrophe, et Pierre Godet, sans cesser d'y songer, commençait à reprendre son petit *train-train* d'iconophile, quand, un beau matin, se présenta Albert Krakner, de retour d'une excursion en Alsace. La première chose qui le frappa, en entrant, ce fut l'absence du portrait de Rosalie.

– Ah çà, monsieur Godet, où avez-vous donc placé mon meilleur tableau, mon n° 307, et surtout comment se porte l'aimable original ? Madame serait-elle absente ? – Hélas, oui ! absente, et... pour longtemps, je l'espère bien, ajouta Pierre avec un soupir étouffé et un geste d'impatience ; elle est morte... du moins pour moi, et, après ce qui s'est passé, je préférerais, je crois, qu'elle le fût en réalité.

– Diable ! –... L'ingrate ! la perfide ! elle vit je ne sais où, ni avec qui... ou plutôt je ne le sais que trop.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que m'apprenez-vous là ? Cette femme était légère, très-amie de l'indépendance, mais je n'eusse jamais soupçonné

qu'elle fût perfide. La hauteur de son front annonçait de la franchise, et je ne conçois pas... – Et pourtant, il en est ainsi. Au reste, je n'ai aucun reproche à vous faire, car vous ne m'avez rien caché de son passé. Vous aviez même tenté de combattre mon aveuglement : je vous dois rendre cette justice.

– Mais qu'avez-vous fait de son portrait ? l'aurait-elle emporté ? Ce n'est point probable. – C'est moi qui l'ai... vous concevez... le dépit... j'ai brûlé la toile et donné la bordure.

– Grand Dieu ! un tableau signé, qui devait me recommander auprès de la postérité !... Mais bah ! je ferai mieux encore. Pas d'amour-propre. Ne parlons plus de ce portrait, puisque vous en éprouvez de la peine. Vous n'avez donc reçu aucune nouvelle de votre femme ? – Aucune, depuis un mois.

– Et vous croyez qu'un complice ?... – Je ne crois pas, j'en suis sûr. Et Pierre de raconter toute l'histoire, fondée en partie sur le témoignage du père Voitou.

– Mais c'est une trahison monstrueuse !

– Eh bien ! malgré tout, je l'aime encore ; car, je le sens, la vie, sans elle, ne peut plus avoir de charmes pour moi.

– Vous vous désespérez peut-être trop vite. – Je ne me désespère pas, je souffre. Quand même elle reviendrait, quand même j'aurais le niais courage de tout oublier, jamais l'intimité ne pourrait se rétablir entre nous.

– Plus j'y pense, plus un projet si traîtreusement combiné m'étonne de sa part. Elle a été mal conseillée, entraînée. Si elle eût agi spontanément, elle vous eût averti de vive voix, sans mystère, sans même vous cacher le pays où elle allait.

Albert, ami de la jovialité, avait eu de la peine à recevoir, sans rire, la confiance naïve de l'iconophile ; mais il s'était contenu, sentant qu'il devait ménager cette légitime douleur, dont il était bien indirectement la cause première. Il se crut donc obligé de prodiguer à la victime tous les genres de consolation qui lui viendraient à l'esprit.

– Tenez, monsieur... ou plutôt mon ami monsieur Godet ! (car je suis digne de votre amitié) puisque la chose a tourné ainsi, vous n'en verrez, si

vous voulez m'en croire, que le beau côté. Vous êtes redevenu libre ; soyez certain qu'elle ne fera aucune folie sous votre nom, puisqu'elle vous l'assure. Il faut noyer ces amers souvenirs dans des distractions de toute sorte. On se distrait à peu de frais à Paris, et, quand on rit le mieux, c'est presque toujours gratis. Venez me voir souvent ; je vous conterai des charges ; vous m'accompagnerez dans mes excursions artistiques ; nous...

– Mon ami (car je vous accorde ce titre avec plaisir), vous ne connaissez pas mon unique manière de jouir. Parcourir les quais, les ponts, les moindres ruelles où s'étalent en plein vent les mille fouillis des brocanteurs, fureter dans leurs boutiques ou leurs échoppes, fréquenter les salles de vente, voilà mes plus vives jouissances. J'en ai pris l'habitude depuis des années, et je ne puis concevoir qu'on s'amuse autrement.

– Mais du temps qu'elle était là, près de vous, vous aviez rompu sans doute un peu avec ces habitudes : vous la meniez au théâtre, aux concerts, à l'Hippodrome, etc., etc.

– Rarement. – Mais alors elle-devait s'ennuyer beaucoup, elle accoutumée à une vie si remuante.

– Je l'ai menée une seule fois au Château-Rouge, et jamais je ne me suis trouvé dans une position si ridicule. Il m'a fallu l'arracher à des je ne sais qui, en gants jaunes et portant le chapeau sur l'oreille. Enfin, ce soir-là, elle a tant dansé, valsé, polqué, galopé, que j'ai bien juré que jamais...

– Voilà donc tout le secret de l'événement. Je vous avais prévenu en confidence. Si vous lui eussiez permis, dans de certaines limites s'entend, d'étaler un peu de coquetterie au milieu de ces fêtes étourdissantes, elle vous aurait témoigné un véritable attachement. J'ose même l'attester : elle n'avait jamais plus d'innocence réelle que dans ces heures de dévergondage apparent, où elle se livrait à la danse, pour danger. C'est l'inactivité, l'ennui de son intérieur, qui l'a poussée à une fuite coupable. Vous la connaissiez mal. Le fond de son caractère était la franchise, la charité, la reconnaissance ; je dirai plus, elle avait une conscience religieuse.

– Comment ! après tout ce qui s'est passé... – Vous n'avez pas su la gouverner. Votre sévérité, votre froideur a changé tout son caractère ; car, je vous le répète : elle avait des principes, même de dévotion.

– Tout ce que vous me dites là est incroyable.

XIV. – Pauvre Rosalie !

En ce moment, on frappa légèrement à la porte. – Si c'était elle ! s'écria l'iconophile. – Eh bien, si c'était elle ?... – Je lui pardonnerais de tout mon cœur.

Pierre ouvrit avec une certaine émotion. C'était le père Voitou qui tenait à la main une lettre, une lettre du port de 70 centimes.

Il examina l'écriture : – c'est bien la sienne. Cette lettre vient de loin : PIÉMONT ! Oh ! mon Dieu, quel espace nous sépare ! – Eh bien, mon ami, je vous quitte en vous souhaitant d'heureuses nouvelles. – Non, restez plutôt ; j'ai un pressentiment qu'elles seront mauvaises.

Il décacheta la lettre et lut : « *Hôpital de Turin.* » – Comment ! elle serait malade, dans un hôpital... Il faut que je prenne la poste pour Turin ? – Voyons, continuez.

– « Monsieur (car, après l'injure que je vous ai faite, je ne puis vous donner un titre plus intime), je vous ai trompé, délaissé, avec une perfidie sans nom. Mon conseiller et mon complice, celui qui abusa de mon injuste dépit contre vous, portait une de ces âmes qui étendent la désillusion et le désespoir sur tout ce qui les approche. Sa conduite envers moi a été infâme. Dieu m'a bien punie de mon crime, et je bénis sa main. L'homme que vous aviez accueilli comme un ami m'a donné rendez-vous à Lyon, pour m'accompagner de là jusqu'à Naples. A partir de Lyon, il m'a laissé payer les frais de route. Au passage du Mont-Cenis, j'ai fait une lieue à pied, dans la neige tombée de la veille. Arrivée à Turin, je me suis sentie malade, et j'ai été obligée de garder le lit. Au bout de trois jours, il n'a plus consenti à m'attendre ; il m'a recommandée aux soins de la maîtresse de l'auberge et a continué sa route, me laissant seule, entourée de visages inconnus. Qui pouvais-je implorer ? Je n'étais plus digne de l'estime de personne. Les remords m'ont plus abattue que la douleur. L'aubergiste s'est lassé bientôt de me voir souffrante et alitée. Il craignait de n'être point payé, et, malgré

mes supplications, il me fit transporter au grand hôpital, où l'on m'a inscrite sous mon nom (le respect dû au vôtre sera sauf).

« Le lendemain (Dieu soit béni de cette rencontre !), une religieuse s'approcha de mon lit. Elle était Française d'origine. Sa présence, son langage ont calmé mes maux. Elle avait tant de douceur et d'égalité dans le caractère ! Elle parlait peu ; mais sa moindre parole donnait de la consolation, du courage à souffrir.

« Jetée par le hasard et de si bonne heure dans la société de femmes sans cœur, sans religion, je regardai la sœur Louise (c'est son nom) comme un ange qui avait accepté le rôle de garde-malade. Elle s'est aperçue qu'un secret chagrin me torturait le cœur, et elle m'a amenée à lui faire la honteuse confidence de toute ma vie. Elle a reçu mes aveux avec une inaltérable indulgence. Elle, chaste, consacrée à Dieu dès son jeune âge, elle a daigné m'embrasser sur le front. « Appelez-moi toujours *ma soeur*. » J'ai longtemps hésité à user d'un privilège si honorable. Appeler *ma sœur* une femme de si haute noblesse aux yeux du Ciel ! Moi, fille perdue, épouse réprouvée, être servie dans mes nécessités les plus répugnantes par la sœur Louise !

« Ce nom de sœur qu'elle me donnait à son tour, ce nom qui jamais ne m'avait été adressé, c'était comme une musique suave et douce au cœur ; il me ravissait dans une sorte d'extase de repentir. Oh ! si Dieu permet que je guérisse, monsieur, vous n'aurez plus à rougir de moi. Indigne désormais de votre affection, je tâcherai de mériter, comme elle, la reconnaissance du pauvre, les bénédictions du mourant. Je n'ai aucun droit à porter un saint costume ; mais je puis me réconcilier avec Dieu, en expiant mes fautes, par un repentir agissant. Je resterai dans cet hôpital, à titre de la plus humble infirmière ; je passerai le reste de ma vie à panser les plaies hideuses, à soutenir l'oreiller de l'agonisant.

« La bonne sœur Louise m'a ramenée à ces idées de vertus religieuses que j'avais entrevues un seul jour, celui où je fis ma première communion. Elle m'a rappelé ce temps de ma vie où je me sentais fière d'une conscience pure. J'ai rougi de toute ma conduite passée, de cette conduite que vous m'aviez offert l'occasion de réformer, vous, assez généreux pour donner

votre nom et confier votre honneur à une misérable qui avait perdu le sien, et qui n'eut pas le courage de le réhabiliter par la fidélité conjugale. C'est par ses conseils que j'ai osé prendre la plume, dans un de ces rares instants où mon mal le permet ; car je souffre beaucoup. Il me semble parfois que j'ai sur la poitrine un fer qui me brûle. C'est elle qui m'a sollicitée d'implorer votre pardon ; qui m'a fait espérer que vous ne le refuseriez pas, quand vous sauriez ma détermination de ne plus paraître devant vous. Oui, si je recouvre mes forces, j'ai juré de les consacrer au service de l'hospice qui m'a donné asile et procuré l'amitié sans prix de cette religieuse que je vénère comme la mère de Dieu.

« Adieu, monsieur ; je prierai Dieu pour vous jusqu'à ma dernière heure, qu'elle soit proche ou lointaine, et sans quitter un seul instant mon poste d'honneur et de repentir.

« La sœur Louise, une nuit qu'elle veillait près de moi, m'a parlé d'une sainte femme dont je voyais chez vous les portraits avec tant d'indifférence, de cette grande duchesse qui s'appelait Louise aussi, et qui mourut au fond d'un cloître où elle était descendue de si haut. Je conçois maintenant ce qu'avait pour vous d'émouvant le souvenir de sa noble résolution. Heureuses celles qui peuvent la suivre, même de loin ! Vous m'avez dit plus d'une fois qu'elle me ressemblait de visage. Priez Dieu qu'il m'accorde une parcelle de sa grande âme et de son sublime repentir ! »

Pierre cessa de lire et essuya ses yeux. – Je vais partir de suite pour Turin. – Mon ami, dit Albert, c'est trop s'inquiéter ; à son âge on résiste à la maladie. Bientôt une seconde lettre vous apprendra qu'elle est rétablie. Mais, en tout cas, je doute qu'elle revienne jamais à Paris. Elle a de la résolution dans le caractère, elle fera ce qu'elle a dit ; elle deviendra et restera infirmière.

– Oh ! elle est trop nécessaire à mon bonheur. Du moment que j'oublierai tout et que je ferai tout ce qu'elle voudra, pourquoi ne consentirait elle pas à vivre près de moi ? Elle malade ! elle sur un lit d'hôpital ! Mais fût-elle cent fois plus coupable, j'irais la voir. Je donnerais pour la sauver tout ce que je possède de plus cher. Je vais de ce pas chercher un passe-port.

Albert réussit, par de sages raisons, à calmer la vive inquiétude de son ami, et le fit consentir à retarder ce départ de trois jours. – Je différerai, dit Pierre, mais à une condition : la saison est belle, vous êtes libre, eh bien, suspendez vos travaux pour un mois, et accompagnez-moi. Je ferai tous les frais du voyage, vous visiterez les musées et les artistes de Turin et de Milan, tandis que je veillerai près d'elle, comme la sœur Louise... Que ne puis-je me faire aimer comme elle ! *La sœur Louise*, je ne puis prononcer ces mots sans attendrissement ; ils me rappellent cette noble La Vallière, qui elle aussi devint *sœur Louise de la Miséricorde*. Il y a dans tous ces événements je ne sais quoi de mystérieux, et ma destinée semble, à chaque pas, se rattacher en quelque chose au nom de l'illustre duchesse. Ainsi, vous m'accompagnerez. Si un malheur arrivait, j'aurais un ami pour me soutenir. Livré seul à la douleur de sa perte, il me semble que je laisserais aussi mes os à Turin. Mon Dieu ! si son mal était sans remède...

– Vous avez toujours de noirs pressentiments. – Ils me trompent rarement. – De mon côté, je devine aussi ; car je vous disais à l'instant que l'âme de Rosalie était franche, loyale et religieuse. Je pressens qu'elle va se rétablir ; elle se rétablira, mais elle a fait le vœu d'être infirmière : elle ne reviendra plus ; il faut vous résigner à vous passer d'elle.

– Oui, je conçois ; elle a pour moi de l'estime, mais pas d'amour. C'est ma faute : je n'avais rien en moi, je n'ai jamais rien fait pour mériter cet amour.

Après quelques autres idées échangées entre les deux amis, il fut décidé qu'ils partiraient ensemble dans trois jours.

Pierre passa une nuit bien douloureuse ; il s'endormit tard, après avoir relu deux fois cette lettre qui l'affligeait tant. Il eut les rêves les plus tristes ; il se trouvait à Turin, dans une longue salle d'hôpital remplie de soupirs étouffés, qui partaient d'un double rang de lits à rideaux uniformes. L'un d'eux était celui de sa chère Rosalie, et portait le fatal numéro 507. Elle était pâle ; elle voulait lui parler, mais sa langue demeurait collée à son palais. Lui-même, il sentait ses poumons oppressés, et son cœur se brisait. Puis il lui vit tirer lentement hors du lit une main pour la lui offrir ; il la prit : elle était froide. Puis, il se réveillait en proie à une poignante angoisse.

Ce rêve se renouvela deux fois. Tout le jour il demeura comme anéanti ; ses plus chères estampes n'avaient plus le pouvoir de le préoccuper. Il brûlait d'être sur la route d'Italie. Tout ce qu'il voulut goûter lui semblait amer, parce que son cœur, au moral, était plein d'amertume.

XV. – Conclusion.

La nuit suivante, son sommeil fut encore troublé par des songes aussi douloureux. Le matin, Albert vint le trouver, pour se concerter avec lui sur quelques détails relatifs au voyage projeté. Quand il passa devant la loge, le père Voitou le pria de remettre à son ami deux lettres qu'il venait de recevoir, toutes deux au timbre de Turin.

A cette vue, le peintre éprouva un saisissement, une émotion indicibles. Les deux suscriptions étaient d'une écriture régulière, circonstance qui lui sembla d'un mauvais présage, d'autant plus que l'une d'elles portait le cachet de l'ambassade de France. Il sonna en tremblant à la porte de son ami, qui vint lui ouvrir.

Pierre était pâle et défait : son haleine était fiévreuse. De son côté, l'artiste, dont le visage reflétait d'ordinaire la gaieté la plus franche, se sentait dominé par une vive inquiétude, qu'il ne put dissimuler, bien qu'il affectât ses formes de langage accoutumées. Chacun de son côté appréhendait d'entamer la conversation. Albert commença :

– Nous sommes donc toujours dans les idées tristes, mon cher compagnon de voyage ? – Oui, je rêvais encore d'elle, il y a une heure. Son ombre m'est apparue... elle se mourait en implorant mon pardon.

Albert put trouver à peine quelques paroles banales : – Après tout, un songe, comme on dit, n'est qu'un mensonge. J'espère au contraire... Mais, mon ami, si un tel malheur arrivait, il faudrait être homme pourtant. – Vous me dites cela d'un air... Est-ce que ?... Vous ne pouvez rien savoir. Est-ce que vous sauriez ?...

– Je ne sais rien, je ne redoute... rien. Mais je dis qu'un peu de philosophie doit nous soutenir quand nous sommes assaillis par des idées noires ; car vous avez des idées noires. Or, pour se donner du courage, il

faut toujours mettre les choses au pis, et se dire : si pourtant Dieu l'avait voulu...

– Jamais vous ne m'avez parlé ainsi. Oui... quoique cela paraisse invraisemblable, vous savez quelque chose.

Pierre, ne pouvant retenir ses larmes, se jeta au coude son ami. Albert l'embrassa et pleura comme lui. – Peut-être, en effet... qui sait si les songes... Peut-être sera-t-il inutile d'aller à Turin.

– Oh ! mon ami, que me dites-vous là ! – Je fais une supposition, à dessein, afin que vous preniez courage... Voyez-vous, j'ai réfléchi à sa lettre. Une femme qui, à certaines époques surtout, resterait longtemps les pieds dans la neige... Et puis avec cela, l'inquiétude, le remords qu'elle éprouvait. J'avais une sœur qui a succombé à la suite d'un événement à peu près semblable ; voilà pourquoi je me sens tout attendri. Raisonçons. On m'a remis en bas une lettre timbrée de Turin ; lisons-la avec calme.

– Ah ! Rosalie est morte, s'écria Pierre au désespoir, morte ! Ce n'était pas un songe ; c'était son âme qui m'apparaissait. Pauvre femme ! Oh ! ma joie d'hier !... oh ! tout ce que j'ai aimé ! Et moi qui lui rendais la vie si malheureuse ! Ah ! c'est à moi de lui demander pardon. (Il arracha brusquement celle des deux lettres que tenait Albert.) Ce n'est pas son écriture. Mon Dieu ! ô mon Dieu !

La lettre fut ouverte : le nom de Rosalie figurait au bas, mais presque indéchiffrable. A côté, une larme avait étoilé le papier.

– Mon bon ami, dit Pierre, je me sens du courage ; lisez-moi les dernières pensées de ma femme.

Le peintre obéit.

« Hôpital de Turin, 18 septembre.

« Mon très-estimable et *cher mari* ! (car mon profond repentir me donne le droit de te donner ce doux nom) cette lettre a été écrite, sous ma dictée, par ma bonne sœur Louise. J'espère avoir encore assez de force pour la signer.

« Ma maladie est mortelle. J'en suis à ma troi-sième crise ; la quatrième peut être... Ici le médecin ne flatte pas son malade, non plus que le prêtre : précieux avantage pour qui a veut sauver son âme !

« Je viens de me confesser, et l'aumônier m'a donné l'absolution ; ne me refuse pas la tienne ; j'en suis digne maintenant, c'est ma sœur Louise qui l'assure. Dieu me pardonnera tous mes désordres. J'accepte donc mes douleurs comme une expiation. La perspective de la mort ne m'effraye plus ; je lui trouve même je ne sais quel charme.

« Pierre ! sois toi-même plus religieux à l'a-venir ; je ne te voyais jamais prier ; l'innocence même de notre conduite ne nous exempte pas de ce devoir. Tu me refusais ces faux et scandaleux plaisirs auxquels j'aspirais follement ; il fallait être plus rigoureux : il fallait, chaque dimanche, m'ordonner de t'accompagner à l'église. La prière m'eût rappelée à moi-même, m'eût donné des forces contre les mauvais penchants.

« Quand je serai morte, je n'aurai pas de tombe qui rappelle ma mémoire : j'ai mérité cet oubli de tous. Mon corps subira la dissolution, et attendra le grand jour de la résurrection au milieu de pauvres enfants du Piémont qui valaient mieux que moi ; ma sépulture sera donc encore trop honorable.

« Ne me maudis pas : ne me chasse pas de ton souvenir. Au nom de l'amour vrai que tu portais à une créature indigne, prie souvent Dieu pour son âme. Comme celle dont j'avais la ressemblance, j'éprouve un repentir bien sincère, mais trop tardif, pour que je puisse, à son exemple, le sanctifier par une longue vie de mortifications et de souffrances volontaires. Au nom de sa mémoire que tu vénères tant, pardonne à celle qui a fait ton malheur ; que ta générosité égale l'infamie de sa conduite. « Exauce mon dernier vœu : à la nouvelle de ma mort, rends-toi au village de Montreuil, c'est le lieu où je suis née et où repose ma mère, une femme pauvre, sans éducation, mais vertueuse. Quand je suis tombée dans le vice, il n'était pas en son pouvoir de me retenir. Fais dire, à mon intention, une messe dans la paroisse du village où elle fut inhumée. De là, il me semble que tes prières pour moi seront plus efficaces. Ma mère !... j'implore aussi son pardon. Nous nous retrouverons un jour, car je crois en Dieu. »

Pierre, électrisé par l'expression de résignation toute chrétienne de cette lettre, rédigée par la sœur Louise, ne montra point cet abattement qu'Albert avait tant redouté. – Mon ami, s'écria-t-il, c'est un ange, non plus de beauté,

mais de sentiment. Oh ! que je l'aime mieux ainsi, même morte ! Elle n'a pas cessé d'être ma femme ; je suis fier d'être son mari. Moi aussi je crois en Dieu, en l'immortalité de l'âme, à la résurrection et à l'amour éternel. Ma Rosalie, je la reverrai ; le bonheur ineffable que je m'étais promis près d'elle ici-bas, c'est une affaire de temps, il se réalisera un jour. Oui, âme adorée de ma Rosalie, je prierai Dieu pour toi dans les églises, le dimanche, exactement. J'irai souvent à Montreuil. jusqu'à l'âge où je ne pourrai plus m'y faire porter. C'est un ordre sacré. Plus de larmes. Cet amour sans réalité me suffira ; il remplira mon âme. Ses lettres ne me quitteront jamais ; elles ont pour moi plus de prix que tout ce que je possède.

– Allons, mon ami, dit l'artiste en lui serrant la main, je n'ai plus besoin de précautions oratoires, puisque le baume religieux de cette lettre vous donne tant de courage. J'en tiens sur moi une seconde que j'ai pour ainsi dire lue sans l'ouvrir ; elle vient de l'ambassade de France à Turin, c'est sans aucun doute son acte de décès. – Oui, c'est sûr. Eh bien, je crois que je m'en réjouis. – Une telle mort est sublime ! Et dire qu'elle était ma femme ! Je bénis cet événement fatal. Nous irons toujours à Turin ; il me faut remercier cette bonne sœur Louise, et visiter le champ où repose ma Rosalie.

– Mais nous pourrions remettre ce voyage au mois de mai prochain, après l'ouverture de l'exposition. – Eh bien, au printemps prochain, si l'époque vous est plus commode. Mais je cours dès aujourd'hui à Montreuil ordonner une messe qui sera... quelque chose de grand, et qui se renouvellera chaque année à pareil jour. Dans le cimetière, je ferai élever une croix qui rappellera du moins son souvenir.

Le pauvre homme, dans l'entraînement de ces idées funèbres, médita mille projets et devint d'un bavardage fort étranger à ses habitudes. – J'achèterai, près de cette croix, un terrain pour moi, et sur une colonne de marbre on inscrira : « J'attends ici ma Rosalie. » A la fin, ses discours parurent dégénérer en extravagances, au point que son ami craignit un instant pour sa raison. – A propos, reprit-il, j'ai, dans un moment de vivacité, eu la barbarie de déchirer son image chérie ; mon bon Albert, n'auriez-vous point d'elle encore une esquisse, celle qui a dû servir au

tableau ? – J’ai mieux que cela : une miniature ; seulement elle n’est pas en costume Louis XIV...

Ici Albert s’arrêta, se repentant d’une telle étourderie. Cette miniature avait été commandée par Rosalie, et destinée à l’un de ses adorateurs. Il sentit qu’en avouer l’origine, ce serait causer du chagrin à son ami ; il préféra prétexter une méprise. – Mais au fait... je confondais ; ce portrait n’est pas le sien. Je vais chercher dans mes cartons ; je dois avoir encore l’esquisse dont vous parliez.

– Eh bien, j’y réfléchis maintenant, voici ce qu’il me faut : avec votre esquisse, vous m’exécuterez une miniature ainsi composée : Rosalie sera couchée sur un lit d’hôpital, telle qu’elle est morte, avec un air de résignation profonde. Au chevet du lit sera agenouillée une sœur de charité ; on ne verra pas son visage. Ce sera d’autant plus naturel, que ces femmes vénérables n’ont pour ainsi dire que l’âme à découvert. Quant aux traits de Rosalie, vous leur donnerez toute la ressemblance possible, seulement ce sera la pâleur de la mort. Elle aura les mains croisées sur la poitrine, avec un crucifix près d’elle. Au bas, vous inscrirez : *Je crois en Dieu. – Pardonne-moi !*

– Mais cette image alimentera votre douleur. – Ma douleur ? Au contraire, elle fera mes délices. Je l’aimais vivante ; morte, je veux presque l’adorer.

– Dans cinq à six jours, vous aurez votre miniature et exécutée d’inspiration ; ce sera, j’en suis sûr, mon meilleur ouvrage. – Aussi je le payerai tout ce que vous voudrez. – C’est-à-dire que vous ne payerez rien du tout. Ces choses-là ne s’estiment pas en argent, entre amis.

– Mais aussi vous viendrez à Turin. – Oui, car je tiens à voir les Alpes.

– Et moi ! je voudrais déjà parcourir la route du Mont-Cenis. J’y verrai tous les endroits où elle a passé ; à chaque chapelle, à chaque croix, je m’arrêterai et prierai Dieu pour son âme ; je ferai l’aumône à chaque pauvre que je rencontrerai, pour honorer sa mémoire, puisque la bienfaisance était une de ses vertus.

Tout ce qui fut décidé dans ce long entretien fut exécuté, et l’année suivante, le pèlerinage s’accomplit. Pierre vit et remercia avec effusion la

bonne sœur Louise qui avait fermé les yeux de sa Rosalie. Il recueillit de sa bouche des détails sur sa mort édifiante : « Votre femme, lui dit-elle, sera toujours présente à ma pensée, à titre d'amie chère. Impressionnable comme elle était, elle l'eût été aux bons comme aux mauvais exemples. Si son âme eût été bien dirigée, elle serait devenue une digne épouse ou une sainte religieuse. »

Pierre, après ce grand événement, devint lui-même un homme sincèrement religieux, sans cesser pour cela d'être un ardent iconophile. Ses recueils continuèrent à s'augmenter, surtout en fait de portraits et d'autographes. Associant même à son chagrin sa passion pour les estampes, il n'avait pas oublié, en s'arrêtant à Turin, de se mettre en rapport avec les marchands et les amateurs de la capitale du Piémont. Il en avait rapporté une centaine de pièces rares, et plusieurs vues de l'hôpital d'où la pauvre Rosalie avait daté ses deux lettres.

Cette secousse imprévue dans son existence paisible, sans l'abattre, l'avait beaucoup vieilli. Il en fit la remarque, un jour qu'il considérait son portrait exécuté par Albert : « Ce portrait, lui dit-il, ne me ressemble plus. J'ai l'air de béatitude d'un homme qui va épouser Rosalie. Blanchissez-moi ces cheveux ; refaites-moi tous ces traits ; donnez-leur un reflet, non d'affliction, mais de mélancolie résignée. Je veux ressembler à moi, quand je pense à ma femme adorée. »

Il aimait à se repaître la vue de tout ce qui rappelait ce cher souvenir. Il réclama du père Voitou, qu'il dédommagea avec générosité, la pendule et les vases qui garnissaient la cheminée de la chambre où elle couchait. On le vit souvent sur la route de Montreuil. L'hiver même, quand luisait par hasard un beau rayon de soleil (et s'il n'y avait pas de vente ce jour-là), il allait faire une promenade autour de son propre tombeau, établi dans le cimetière où gisaient les restes de la mère de Rosalie, cette simple villageoise qu'il n'avait jamais connue.

Aujourd'hui (1852), Pierre Godet est en train de *tirer au bonhomme*. Etranger à tous les goûts de la société moderne, il est, plus que jamais, concentré dans ses collections. Isolé de son siècle, il n'a de communications, et seulement sous le rapport de la gravure, qu'avec les

trois qui l'ont précédé. On ne lui connaît qu'un seul ami intime : Albert Krakner, dont le nom, je l'espère, finira par percer. Quant à son amour, il est purement platonique, et il le partage si bien entre Rosalie et La Vallière, qu'il ne parle jamais de l'une sans se rappeler l'autre. Mais les rôles sont changés : ce n'est plus La Vallière qu'il aime dans Rosalie, c'est Rosalie qu'il aime dans les traits de la duchesse ; et si on lui demandait laquelle de ces deux âmes il désirerait avoir pour compagne dans un *monde meilleur*, il n'hésiterait pas un instant : il désignerait ROSALIE.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Pourtraict de l'iconophile parisien painct au vif, par A. Bonnardot

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691841r>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine

de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. UN MOT AU LECTEUR.
3. LE POVRTRAICT DE L'ICONOPHILE PARISIEN
 1. I. – Comment l'iconophilie se contracte.
 2. II. – Comment l'iconophilie se développe.
 3. III. – Comment l'iconophilie se ressème et fructifie.
 4. IV. – Mœurs et caractère de Pierre Godet.
 5. V. – L'iconothèque de Pierre Godet.
 6. VI. – Ni jamais, ni toujours.
 7. VII. – Le peintre Albert Krakner.
 8. VIII. – Chapitre des renseignements.
 9. IX. – Alea jacta est !
 10. X. – Un ménage mal assorti. – Giovanne.
 11. XI. – Le bal du Château-Rouge.
 12. XII. – Suites de l'amitié de Giovanne.
 13. XIII. – En pareil cas, il faut de la philosophie.
 14. XIV. – Pauvre Rosalie !
 15. XV. – Conclusion.
4. À propos de cette édition numérique